



HAL
open science

Nature, orientation exégétique et postérité des Dix catégories du Pseudo Augustin

Alain Galonnier

► **To cite this version:**

Alain Galonnier. Nature, orientation exégétique et postérité des Dix catégories du Pseudo Augustin. 2020. hal-02465677

HAL Id: hal-02465677

<https://hal.science/hal-02465677>

Preprint submitted on 4 Feb 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Alain Galonnier
(CNRS, Centre Jean Pépin – Villejuif)

- Nature, orientation exégétique et postérité des *Dix catégories* du Pseudo Augustin*

Le traité *Categoriae decem* (= *CD*), toujours en quête d'auteur (nous l'appellerons l'*Anonymus*) et de datation assurés, situe immédiatement l'exégète curieux de sa nature et de son devenir dans l'histoire de la réception de l'opuscule d'Aristote connu sous l'intitulé *Κατηγορίαι* au cours du haut Moyen Âge. À cet égard, il ne saurait se dispenser de faire d'emblée le point sur ce qui peut en être reconstitué.

Nous ignorons l'époque à laquelle les *Catégories* furent initialement mises en latin. La première attestation que l'on possède d'un tel travail est donnée par Cassiodore en ses *Institutiones*¹, où une certaine tradition textuelle lui fait écrire que Marius Victorinus (c. 280-c. 370) traduisit et commenta en huit livres le premier traité de l'*Organon*, sans en citer du reste une seule ligne. Ce témoignage n'a qu'une faible valeur historique, et Pierre Hadot² lui accorde peu de crédit. Toujours est-il qu'au milieu du VI^e siècle de notre ère a pu circuler, en même temps que celle de Boèce, une version latine des *Catégories*, réalisée, comme nous invite à le croire Cassiodore, deux siècles plus tôt, laquelle, si elle n'était point celle de Victorinus, peut bien avoir désigné les *CD* elles-mêmes. Car les conditions historiques sont telles que l'époque pressentie se prête tout à fait à pareille entreprise. On sait en effet qu'autour de l'an 350 l'aristocratie sénatoriale romaine comptait une élite

*. Nous remercions vivement Monsieur Jean-Louis Le Gludic, dont la révision scrupuleuse et vigilante des traductions a permis d'apporter nombre de corrections.

¹. Voir *Institutiones*, II, III, 18 (= Mynors, p. 128, 16-17).

². Voir Hadot, 1971, p. 111-112.

païenne qui nourrissait un idéal de savoir et avait engagé un programme de renouveau culturel³. Elle entreprit ainsi, outre de produire des traductions gréco-latines, de réviser les éditions des grands textes littéraires et philosophiques de ses illustres devanciers, les assortissant quelquefois de gloses et de commentaires. Retenons à titre d'exemples Sallustius, réviseur des *Métamorphoses* d'Apulée, Vettius Agorius Praetextatus, traducteur de la paraphrase des *Analytiques premiers* et *seconds* de Themistius, Virius Nicomachus Flavianus qui traduit la vie d'Apollonius de Tyane⁴, écrite par Flavius Philostrate (*fl. c.* 200), et Quintus Aurelius Symmachus, recenseur de l'œuvre de Tite Live. C'est sans doute en raison d'un tel contexte que l'on s'est appliqué à situer les *CD* au cours de la seconde moitié du IV^e siècle. Et quoiqu'en toute vraisemblance plusieurs versions ou paraphrases latines des *Catégories* l'ont précédé, elle reste la première du genre, en même temps du reste que le premier témoignage en notre possession de l'*Aristoteles latinus*.

Mais, aussitôt pressenties chronologiquement, les *CD* disparaissent du fonds textuel dont témoignent les écrivains ultérieurs. On s'aperçoit effectivement que l'adaptation des *Catégories* réalisée vers 450 par Martianus Capella dans le livre III de son *De nuptiis Philologiae et Mercurii*⁵ ne lui doit rien, et qu'il faut attendre Isidore de Séville († 636) et ses *Etymologiae* pour en voir citer des fragments⁶ ; car si Cassiodore fait bien état d'une traduction victorinienne dans une première phase rédactionnelle de ses *Institutiones humanae*, ce sera la traduction commentée en trois livres de Boèce qui, dans une phase postérieure, se substituera à celle de Victorinus. Toutefois, et

³. Pour rendre compte de ce que fut ce milieu, il suffit de se reporter aux *Saturnales* de Macrobe.

⁴. Thaumaturge néopythagoricien du 1^{er} siècle ap. J.C.

⁵. Voir *De nuptiis*, III, § 335-387.

⁶. Voir *Étymologies*, II, 26, par ex. : « usia autem substantia est, id est proprium, quae ceteris subiacet, reliqua novem accidentia sunt » (11), cf. *CD* : « prima [categoria] usia est – scilicet quae novem ceteras sustinet – reliquae vero novem συμβεβηκότα (idest accidentia) sunt » ([51]).

plus curieusement encore, la translation boécienne, qui reste la première dont on dispose à avoir été rapportée par un auteur médiéval au milieu du VI^e siècle, disparaît à son tour presque aussitôt, à savoir une cinquantaine d'années plus tard, de l'horizon culturel des médiévaux, puisque, après le même Isidore qui la cite⁷ – peut-être par le truchement de Cassiodore –, elle s'éclipse pour plus de trois siècles. On constate par conséquent que chez Isidore de Séville s'opère un phénomène rare en histoire des textes : dans ses *Étymologies* se rencontrent à la fois la première citation muette de l'adaptation des *Catégories* par l'*Anonymus* et la dernière citation de la version boécienne du même traité. Par un étrange effet de basculement, la traduction de Boèce apparaît pour la dernière fois en même temps qu'émergent les *CD*, qui constitueront vraisemblablement, durant trois bons siècles, le seul accès au texte d'Aristote. Autrement dit encore, Isidore reste, pour des raisons inconnues de nous, le premier auteur à reproduire des extraits de la contribution de l'*Anonymus* et le dernier, jusqu'à Gerbert d'Aurillac, à transmettre des fragments du Boèce traducteur des *Catégories*. Et lorsque la contribution boécienne referra surface chez Gerbert, ce sera pour se maintenir jusqu'en 1266, date de la nouvelle version de Guillaume de Moerbeke, tandis que les *CD* déclineront progressivement, dès lors qu'elles ne seront plus que rarement citées dans les ouvrages des XI^e et XII^e siècles.

Pareille éclipse de trois siècles et demi de la traduction de Boèce nous demeure inexplicable, et ne paraît pas avoir retenu l'attention des historiens. De l'article fondateur en ce domaine de Van de Vyver en 1929, aux plus récentes publications, nous

⁷. Voir *ibid.*, par ex. : « substantia est, quae proprie et principaliter dicitur, quae neque de subiecto praedicatur, neque in subiecto est, ut aliqui homo vel aliquis equus » (6) = Boèce : « substantia autem est, quae proprie et principaliter et maxime dicitur, quae neque de subiecto praedicatur neque in subiecto est, ut aliqui homo vel aliqui equus » [5] (= Minio-Paluello, p. 7, 10-12) – voir Cassiodore, *Institutiones humanae*, III, 10 (= Mynors, p. 113, 20-25). (Cf. *CD* ([57] *in fine*) : « est igitur usia proprie et principaliter dicta quae neque in subiecto est neque de subiecto significantur, ut est hic homo vel hic equus »).

n'avons point trouvé ce constat souligné. Et pourtant, il reste possible d'affirmer, sans jamais perdre de vue l'étendue de nos lacunes documentaires, que ce cas est unique dans la première vague de transmission des traités de l'*Organon* d'Aristote au monde latin, et qu'il ne sera pas sans incidence, sinon sur le contenu même de l'ancien corpus de logique médiévale, dit *logica vetus*, du moins sur sa formation. Les *CD*, en effet, n'apparaissent attestées que plus de deux siècles après la date présumée de leur rédaction, par conséquent après que la version de Boèce eut été utilisée, et ne se maintiendront que durant un créneau temporel équivalent à un peu plus d'un demi siècle, puisque ce ne sera qu'au tout début du VII^e siècle, lorsque Isidore présentera les *Catégories*, qu'il exploitera non seulement le texte latinisé de Boèce – et ce pour la dernière fois avant sa disparition momentanée –, mais aussi celui des *CD*. Un curieux phénomène de substitution se produisit donc vers 650, quand les *CD*, réapparus il y a peu, vont occulter la traduction boécienne pendant plus de trois siècles. Une intéressante illustration de cet état de fait est donné par un écrit de Ratramne de Corbie : le *Liber de anima ad Odonem Bellovacensem*, dont il sera de nouveau question plus loin. On y observe que l'auteur cite assez abondamment le cinquième des *Opuscula sacra* de Boèce (*Contra Euthychen et Nestorium*), mais, lorsqu'il a besoin de convoquer l'autorité logicienne profane, il fait état des *CD*. Cela tend à montrer que Ratramne ne disposait pas à ce moment-là, c'est-à-dire vers 863, du texte latin de Boèce rédigé autour de 510, alors qu'il connaissait au moins l'un de ses traités théologiques. D'ailleurs, au même moment, Heiric d'Auxerre (841-876) rédigea des *Gloses* sur les *CD*⁸, recueil qui constituera l'une des plus importantes sources du *Periphyseon* de Jean Scot († 877), lui offrant notamment une analyse philosophique des concepts les plus fondamentaux : essence, universaux, temps et lieu⁹.

⁸ Voir De Gennaro, 1990.

⁹ Voir Marenbon, 1980, ici p. 117.

Une fois achevé cet aperçu d'un étrange chassé-croisé historique, venons-en au traité lui-même. L'opuscule, qui, par fait d'éditeur, s'est trouvé appelé *Categoriae decem* ou *De decem categoriis*, porte en vérité comme titre l'énoncé suivant : *Tractatus A..I de categoriis Aristotelis*. Comme le montre ce libellé, l'écrit est semi-anonyme. La première attribution connue remonte à Alcuin. Vers 790 l'*opus quartum* de sa *Didascalica*, intitulé *De dialectica*, utilise abondamment les *CD*. Alcuin ouvre ce quatrième chapitre par un dizain dédié à Charlemagne, dans lequel il présente l'ouvrage de façon très métaphorique, et inaugure ainsi une tradition. Car dès le début du IX^e siècle, époque des premiers manuscrits conservés de nos *CD*, on trouve des titres du genre : *Tractatus beati Augustini de categoriis Aristotelis*, attribution qui persistera longtemps, avant que l'on ne parle plus que d'un Pseudo-Augustin. Dans un premier temps, ce qu'écrit Alcuin à Charlemagne suggère effectivement d'attribuer la paternité du traité à Augustin d'Hippone. Voici les huit premiers vers du prologue alcuinien¹⁰ :

Ce petit livre renferme les dix mots de la nature,
Mots qui contiennent déjà, par l'étonnante raison des choses,
Tout ce qui pourra se présenter à notre esprit.
Que celui qui (le) lira loue le merveilleux génie des Anciens
Et qu'il s'applique même à exercer le sien à une telle activité,
Ornant les moments de la vie qui lui ont été accordés de titres honorables.
Il a plu au maître Augustin, depuis les trésors des anciens Grecs,
De le faire passer (*transfere*) en latin avec une clé (interprétative).

Alcuin énonce clairement qu'il s'agit d'un traité grec sur les 10 catégories, qu'il appelle *verba*, traduit en latin et peut-être doté d'un commentaire par un *Augustinus magister*, dont

¹⁰. « Continet iste decem naturae verba libellus, / Quae iam verba tenent rerum ratione stupenda / Omne quod in nostrum poterit decurrere sensum. Qui legat, ingenium veterum mirabile laudet / Atque suum studeat tali exercere labore, / Exornans titulis vitae data tempora honestis. / Hunc Augustino placuit transferre magistro / De veterum gazis Graecorum clave Latino » (éd. Minio-Paluello, 1961, p. LXXXVII, 1-8).

l'identification ne devrait susciter que peu d'hésitation si l'on considère deux faits : d'une part, cette dénomination fut celle donnée par les derniers Pères de l'Église à l'Évêque d'Hippone, laquelle remonterait alors au début de l'ère carolingienne, voire au-delà, de l'autre, au IX^e siècle on était déjà bien sensibilisé au problème des apocryphes augustinien qui fleurissaient, et l'on savait dénoncer les fausses attributions¹¹.

L'attribution d'Alcuin jouit d'emblée d'une grande autorité, au point que l'on vit certains copistes modifier la formulation du début de l'opuscule en donnant un nom à l'interlocuteur mis en scène par l'*Anonymus*. Ainsi, là où celui-ci, pour rendre son écrit plus vivant, recourt au dialogue indirect avec un interlocuteur appelé « fils » (*o filii*), on trouve en plusieurs manuscrits « o filii Adeodate » ([1], p. 133, 4 et 186) – Adéodat ayant été le fils d'Augustin et son interlocuteur en quelques dialogues, tel le *De magistro*.

Ce fut là un excellent moyen pour sortir le *tractatus* de son anonymat. Mais que vaut cet indice ? Loin d'avoir débouché sur un acquis, il se révèle aujourd'hui d'une faible probabilité. Augustin, en effet, n'a, semble-t-il, longtemps su du grec que des rudiments¹², et ce ne serait au mieux qu'à la fin de sa vie qu'il aurait été en mesure de le lire et de le traduire couramment¹³. D'autre part, dans le passage des *Confessions* où il rend compte de son apprentissage des catégories, il évoque le moment où lui vinrent entre les mains certaines notions aristotéliennes, que précisément l'on appelle dix catégories, qu'il se félicite d'avoir comprises sans aide – « ils [mon maître et quelques érudits] n'auraient rien pu dire d'autre que seul je n'eusse moi-même connu en lisant » (IV, XVI, 28) –, et qu'il caractérise ainsi :

¹¹. Voir B. Blumenkranz, « La survie médiévale de saint Augustin à travers ses apocryphes », dans *Augustinus Magister*, Paris, 1954, p. 1003-1018.

¹². Marrou, p. 27-46.

¹³. Courcelle, p. 194.

Ces (notions) me semblent parler assez clairement des substances, comme l'est "l'homme" (...) et de tout (ce que l'on trouve) dans ces neuf genres... ou dans le genre de la substance (*ibid.*).

Puis il ajoute, concernant l'utilité de ces connaissances :

À quoi cela m'avancait-il, et quand m'en acquitter lorsque, pensant que ces dix prédicaments (*praedicamenta*) embrassaient absolument tout ce qui est, je m'efforçais de te comprendre, toi mon Dieu, merveilleusement simple et immuable, comme si toi aussi tu étais le sujet de la grandeur et de la beauté » (IV, XVI, 29).

En résumé, Augustin, non encore converti, se trouve vraisemblablement dans l'incapacité linguistique de traduire l'écrit de Thémistius, à supposer qu'il ait estimé à ce moment-là utile de faciliter la diffusion d'un traité aristotélicien dont il avoue lui-même avoir compris tout seul l'essentiel à sa simple lecture, et lorsqu'il est peut-être en mesure de le faire, la tâche lui paraît inutile, vu qu'il juge relativement inadapté l'outillage aristotélicien face à l'expression de la vraie nature de Dieu. Sans même envisager des critères plus intrinsèques, l'attribution à un pseudo-Augustin semble se justifier pour les raisons que nous venons d'exposer, le recours à la pseudépigraphie s'expliquant par l'impossibilité de confirmer avec certitude le choix d'Alcuin.

D'autres paternités ont toutefois été avancées, qui nous ramènent plus ou moins aux années 350-400. Lorenzo Minio-Paluello penche pour Albinus¹⁴, Aimé Solignac pour l'Africain (*Afer*) Marius Victorinus¹⁵ et Pierre Hadot pour Vettius Agorius Praetextatus¹⁶, que l'*Anonymus* cite du reste une seule fois en incise. À la section [125], en effet, au cours de son exposé sur la qualité, il précise :

¹⁴. Voir Minio-Paluello, 1945.

¹⁵. Voir Solignac, 1962, p. 88, n.#.

¹⁶. Voir Hadot, 1971, p. 193-198.

CD [125] Certains veulent associer ces catégories à une autre, qui [se dit] chez les Grecs *κεῖσθαι*, chez nous *iacere* [« reposer »], ou bien, comme le veut Augurius, que moi je tiens pour doctissime, qu'elle soit dite : « situation ».

Au total, nous pouvons récapituler ainsi les diverses hypothèses pour compléter la dénomination *Tractatus A...I* :

Afri
Agorii
Tractatus *de Categoriis Aristotelis*
Albini
Augustini

Seule, pour le moment, celle concernant le Pseudo-Augustin est passée dans l'histoire de la philosophie, compromis pratique entre l'attribution alcuinienne, la première et la plus ancienne, et notre ignorance de l'identité du véritable rédacteur.

La difficulté que nous rencontrons à trouver un auteur précis aux *CD* provient en partie de l'ignorance où nous sommes du nombre de versions latines des *Catégories* ayant existé et de leur époque respective. Une illustration assez probante de l'existence de plusieurs traductions consiste à comparer, en fonction des trois critères que sont la façon de restituer chaque catégorie, l'ordre de leur énoncé et l'exemplification qui les accompagne quelquefois, la liste des dix catégories proposées par un certain nombre d'ouvrages :

Arist. (*Cat.*, 1b25-2a4)

οὐσία (substance) (ἄνθρωπος, ἵππος)
ποσόν (quantité) (δίπηκν - τρίπηκν)
ποιόν (qualité) (λευκόν, γραμματικόν)
πρός τι (relativement) (διπλάσιον, ἥμισυ, μείζον)
ποῦ (où) (ἐν Λυκείῳ, ἐν ἀγορᾷ)
πότε (quand) (χθές, πέρυσιν)
κεῖσθαι (être situé) (ἀνάκειται, κάθεται)
ἔχειν (avoir) (ὑποδέχεται, ὀπλισται)
ποιεῖν (faire) (τέμνειν, καίειν)

πάσχειν (pâtir) (τεμνεσθαι, καίεσθαι)

I CD [51-52]		II CD [114]¹⁷	
usia (homo, equus)		usia (homo grammaticus)	
qualitas (albus-niger)		quantitas (alba, nigra epiphania)	
quantitas (bipedalis, tripedalis ¹⁸)			
iacere (stare)		ad aliquid (prudens pater, optimus filius)	
ubi (locus)		facere (dure saltat)	
quando (tempus)		pati (fert fortiter vulnera)	
habere (vestiri, armari)		locus (calidus, frigidus mensis)	
ad aliquid (maius-minus)		tempus(locus)	
facere (caedere)		iacere (pronus, supinus iacet)	
pati (caedi, uri)		habere (decenter armatus)	
III Vict. (In Cic. rh.)¹⁹	IV Aug. (Conf., IV XVI, 28)	V Aug. (De trin., V, VII, 8)	
substantia	substantia (homo)	substantia (homo)	
quantitas	figura ²⁰ (qualis)	quantitas (quadrupedalis)	
qualitas	statura (quot pedum)	qualitas (candidus)	
ad aliquid	cognatio (cuius frater)	relativus (propinquus)	
ubi	ubi (constitutus)	situs (jacet)	
quando	quando (natus)	habitus (armatus)	
situs	(stet, sedeat)	tempus (hesternus)	
habere	(calciatus, armatus)	locus (Romae)	
facere	(faciat aliquid)	facere (caedit)	
pati	(patiatur aliquid)	pati (vapulat)	
VI Capella (Nupt., IV, 340)	VII Boèce (In Cat., I=180A)	VIII Boèce (De trin., IV, 1-12)	
substantia prima	substantia (homo, equus)	substantia secunda ²¹	

¹⁷. La *qualitas*, appliquée à toutes les autres catégories, produit une autre succession.

¹⁸. Il faut voir ici l'expression de longueurs : long de deux pieds et long de trois pieds, le pied comme unité de mesure ayant remplacé la coudée que l'on trouve chez Aristote.

¹⁹. Il s'agit du commentaire au *De inventione* de Cicéron, éd. Halm, p. 183.

²⁰. C'est par ce terme que les *CD* [115] et Boèce traduisent le σχῆμα et la μορφή d'Aristote (*Catégories*, 10a11-12).

²¹. *Substantia prima* (Cicero), *secunda* (homo, animal) (§ 364-365).

qualitas (candor)	quantitas (bicubitus-tricubitus)	qualitas
quantitas (bipedale)	qualitas (albus, grammaticus)	quantitas
relativum (pater, frater)	ad aliquid (duplus, dimidius, majus, minus)	ad aliquid
locus (Romae) ²²	ubi (in lyceo, in foro)	ubi
tempus (heri, nuper, vesperi ²³)	quando (heri, superiori anno)	quando
situs (iacet, sedet)	situm (sedet, iacet)	habere
habitus (calceatus, armatus)	habere (calceatus, armatus)	situm esse
facere (secare, urere ²⁴)	facere (secare, urere)	facere
pati (secari, uri ²⁵)	pati (secari, uri)	pati

IX Cassiod. (*Inst.*, II, III, 10)²⁶

substantia (aliquis homo, aliquis equus)
 quantitas (discreta (numerus, sermo²⁷) et continua (linea, superficies, corpus, locus, motus, tempus))
 ad aliquid (maius, duplum, habitus, dispositio, scientia, sensus, positio)
 qualitas (bonus-malus)
 facere (secare, urere)
 pati (secari, uri)
 situs (stat, sedet, iacet)
 quando (hesterno, cras)
 ubi (in Asia, in Europa, in Lybia)
 habere (calcatum, armatum esse)

X Isidore (*Etym.*, II, XXVI, 5)

substantia (aliquis homo, aliquis equus)
 quantitas (longus, brevis)
 qualitas (orator, rusticus, niger, candidus)
 relatio (filius-pater, sevus-dominus)
 situs (longe, prope)
 locus (in foro, in platea)
 tempus (heri, hodie)
 habitus (scientia in mente, virtus in corpore, circa corpus vestimentum)

²². *Athenis* au § 382.

²³. *Cras* au § 382.

²⁴. *Calefacere et refrigerare* au § 380.

²⁵. *Calefieri et refrigerari* au § 380.

²⁶. Chez Cassiodore, l'abondante exemplification est constituée par des exemples qu'Aristote utilise dans chacune des parties qui reprennent et développent les catégories. Ainsi la division entre quantité discrète et quantité continue.

²⁷. *Oratio* se substitue à *sermo* dans la version de Boèce (Minio-Paluello, p. 13, 20-25), dont Cassiodore est ici assez proche.

agere (scribo)
pati (scribor).

La grande diversité de ce panorama, qui appellerait bien des remarques, laisse au moins supposer l'existence d'un nombre relativement important de traductions latines, complètes ou partielles, du traité d'Aristote. L'énumération des catégories et leur exemplification est en effet un facteur d'appréciation assez fiable, dans la mesure où, de prime abord, elle n'appelle pas de subjectivation. Chaque auteur reprend la liste aristotélicienne, ou prétendue telle, dont il dispose, et nous ne voyons pas de raisons pour qu'il soit tenté d'y introduire des variantes que son inspiration du moment lui aurait dictées. Or, s'il ressort ici que c'est Augustin qui dépend le moins, terminologiquement parlant en tout cas, des *CD*, et si le Boèce de l'*In Categoriis Aristotelis* emprunte littéralement la traduction des termes et leur ordre à Marius Victorinus, Martianus Capella témoigne d'une version apparemment autonome, tandis que Cassiodore ne semble s'être aligné sur aucun de ses quatre prédécesseurs. Surtout, et c'est ce qui nous importe le plus en l'occurrence, seules les *CD* maintiennent le calque grec *usia* et, à ce titre, ne peuvent être imputées à aucun des auteurs susceptibles d'en supporter la paternité.

Au nombre des divers indices qui peuvent orienter l'attribution d'une signature aux *CD*, tâche dont nous avons pu mesurer l'inconfort, il en est un que nous n'avons pas encore considéré : l'expression *Paraphrasis themistiana*, adoptée par l'éditeur Minio-Paluello. Qu'est-ce qui permet d'affirmer que cet ouvrage serait thémistien, c'est-à-dire « traduit » de Themistius lui-même, ou du moins inspiré par lui ou en rapport avec son œuvre ? Tout simplement parce qu'à deux reprises l'*Anonymus* fait référence à cet auteur. Avant d'examiner ces allusions, rappelons rapidement qui fut Themistius.

Themistius était un sophiste grec (Themistios) du IV^e siècle après J.-C. (c. 317-388), né en Paphlagonie et vivant à Constantinople. Il y ouvrit une école de rhétorique qui fut très

influente. En 357 il aurait séjourné à Rome. Grand orateur et panégyriste, il se révéla également un important commentateur d'Aristote. Nous avons conservé de lui, en grec, ses gloses sur les *Seconds Analytiques* (voir *Commentaria in Aristotelem Graeca*, V, 1), la *Physique* (CAG, V, 2), le *De anima* (CAG, V, 3) et le livre XII de la *Métaphysique* (CAG, V, 5) ; en hébreu et en latin seulement des gloses sur les *Parva naturalia* (CAG, V, 6) et le *De caelo* (CAG, V, 4). Par ailleurs, Boèce évoque, au début de son propre commentaire majeur au *Peri hermeneias*, la traduction latine, déjà mentionnée, de Vettius Agorius Praetextatus de la paraphrase (*transfère*) de Themistius aux *Analytiques premiers et seconds* (Meiser, p. 3, 6-4, 3), et dans le deuxième livre du *De topicis differentiis*, le même Boèce éclaire la théorie aristotélicienne des topiques par la division qu'en donna Themistius (Nikitas, p. 48, 2-3), ce qui laisse à penser à l'existence d'un commentaire, sans doute celui traduit en arabe dès le IX^e siècle et attesté plus tard par Averroès dans ses commentaires mineur et moyen à ces mêmes *Topiques*. Enfin, Boèce, de nouveau, témoigne, cette fois-ci en son *In categoriis* (162A), d'un commentaire aux *Catégories*, confirmé par Simplicius dans son propre commentaire à ce traité (CAG, VIII, p. 1, 10). Il s'agirait donc, en ce qui nous concerne, de ce dernier travail, dont un anonyme aurait réalisé une adaptation latine plus ou moins glosée, comme le laisse entrevoir les deux allusions évoquées plus haut et dont voici la nature.

Une première allusion se situe dans les sections d'ouverture [19]. L'*Anonymus* explique qu'une question très souvent débattue à propos des *Catégories* cherche à déterminer par quelle composante – l'étant, le conçu ou le dit – Aristote a voulu commencer son écrit et, selon lui, la plupart répondent que c'est en traitant d'abord de ce qui est, c'est-à-dire les choses que procurent la nature, ensuite de ce qui est conçu, c'est-à-dire les images que nous formons des choses, et enfin de ce qui est dit, c'est-à-dire ce que nous manifestons des images des choses par le langage. Or, ajoute-t-il, selon Themistius, philosophe érudit de notre époque (*nostra aetas*), Aristote a commencé

l'explication non pas par ce qui est mais par ce qui est conçu, qu'il appelle lui-même des *σημαινόμενα* ou des *φαντασίας*, c'est-à-dire des « images des choses fixées dans l'âme » ; mais comme il s'est proposé de traiter de ce qui est conçu, il a forcément traité aussi de ce qui est et de ce qui est dit. En effet, ce qui est conçu provient de ce qui est, que nous percevons par la vue (*videndo*). Seulement, démontrer ce qui est conçu ne peut se faire qu'à l'aide de ce qui est dit. Donc, bien qu'Aristote ait été ensuite obligé de définir séparément ce qui est, nous devons néanmoins envisager un seul traitement pour les trois. Car celui qui parle de ce qui est conçu interprète aussi l'origine des choses et fait appel aux ressources du langage ([20-21]). Sans nous étendre ici sur la conception proprement thémistienne, qui revient à reconnaître que si Aristote commence par ce qui est conçu, l'imbrication des trois paramètres est telle qu'observer une chronologie dans leur traitement n'a point de pertinence, nous retiendrons l'expression vague *nostra aetas*, sur laquelle finalement tout repose, qui signifierait que l'*Anonymus* aurait écrit au siècle de Themistius.

La seconde allusion intervient au cours de la dernière section. L'auteur y conclut de la sorte :

[176] Cela, très cher fils, qui a été obtenu par un travail de joug, puisque, quant à nous, notre mémoire n'a pas délaissé l'enseignement de l'éminent philosophe Themistius, nous l'avons traduit (*convertere*) du grec en latin pour ton usage.

Et il termine en précisant que s'il n'en profite point, cela servira à arrêter ce qui est trompeur et vil, car il n'a rien oublié dans ce livre de ce qui pourra soit réjouir les doctes soit instruire ceux qui sont manifestement non-doctes.

Si l'on se fie à la lettre à ces indications, la production de Themistius doit compter un commentaire perdu aux *Catégories* d'Aristote.

Une fois ces quelques éclairages projetés sur l'environnement historique et conceptuel du texte, il semble opportun de s'intéresser à sa structure proprement dite, avant d'en approcher de plus près deux ou trois fragments. Les *CD* peuvent être définis comme étant constituées par la fusion d'une traduction, partielle et non toujours suivie, des *Catégories* d'Aristote, tantôt quasi-littérale, tantôt paraphrastique, tantôt périphrastique, tantôt syncopée, et d'un commentaire lemmatique, ou glose pure, d'inspiration thémistienne. Selon ce principe, l'*Anonymus* parcourt l'opuscule d'Aristote en modifiant quelquefois son déroulement et sans marquer de division. L'éditeur Minio-Paluello a partagé le texte en 176 sections, ménagé des alinéas et distingué quelques chapitres : après une très longue introduction et une partie consacrée à l'analyse de la substance, on y trouve une *Divisio substantiae*, un *De quantitate*, un *Peri tou pros ti*, un *De qualitate*, au terme duquel les chapitres deviennent beaucoup plus courts ; ce sont : un *De iacere*, un *De ubi et quando*, un *De habere*, un *De oppositis*, un *De proprie*, un *De simul* et un *De motu*.

Ce canevas sous-tend un itinéraire conceptuel, que l'*Anonymus* détaille dans une longue introduction. Elle débute ainsi :

CD [1] Quoique toute connaissance et science [relevant] de différents arts ne soit exposée que par le langage, pourtant, ô fils, il ne s'est trouvé personne de capable, dans n'importe quelle nation, qui ait voulu traiter de l'origine ou du principe du discours même, et à cet égard le scrupule mis par Aristote le Philosophe est étonnant, lui qui, désireux de disserter sur tout, a commencé par l'examen du [discours] même, qu'il savait à la fois délaissé par tous et nécessaire à chacun.

L'originalité de ce bref paragraphe tient à ce qu'il souligne l'initiative téméraire d'Aristote, par rapport à ses devanciers, en s'attaquant à l'analyse des origines du langage. Nous ne connaissons aucun précédent, ni dans la tradition grecque ni dans la tradition latine, qui rende un tel hommage, explicité comme suit :

CD [2] Il nous a ainsi enseigné, parmi ces [éléments] que les grammairiens nomment les huit parties du discours, la seule appelée à bon droit partie du discours qui désignât quelque objet et se signalât par un mot. Par conséquent, nous ne devons accepter, comme seules parties du discours [admisses] par l'auteur Aristote, que le nom et le verbe, et les autres, constituées à partir d'eux, doivent être nommées « articulations du discours » plutôt que « ses parties », car le nom désigne une personne, le verbe ce que fait quelqu'un ou ce qu'il subit.

Plusieurs remarques paraissent s'imposer. Rappelons tout d'abord que si, pour les grammairiens, les huit parties du langage sont : nom, pronom, verbe, adverbe, participe, conjonction, préposition et interjection, Aristote, en sa *Poétique* (20, 1456b20-21), ne recensera que six parties de la λέξις : lettre, syllabe, conjonction, article, nom et verbe. L'*Anonymus* paraît donc ignorer ce texte. Notons encore une certaine incohérence dans sa présentation. Commencant par évoquer l'existence d'une seule partie du langage reconnue comme telle par Aristote, il en cite deux (le nom et le verbe) tout de suite après. Il est vrai que ce dernier associera les deux éléments dans son *Peri hermeneias* : « en eux-mêmes et par eux-mêmes ce que l'on appelle les verbes sont... en réalité des noms » (16b19-20), dès lors que l'un et l'autre signifient quelque concept de l'esprit²⁸, autrement dit suscitent une image intellectuelle. Il n'en demeure pas moins que la formulation des *CD* aurait gagné à plus de cohérence. Cela nous amène à remarquer qu'il y est fait très tôt appel au *Peri hermeneias*, pour les besoins d'un constat indirectement posé comme préalable à l'examen des *Catégories*, à savoir que le nom et le verbe sont les deux seules véritables parties de l'*oratio* aristotélicienne, dans la mesure où elles désignent quelque chose, donc signifient. Bien que cette allusion soit un peu déphasée, elle ne surprend pas vraiment si l'on veut bien considérer que c'est là le premier indice d'une pratique commentariste. On s'aperçoit effectivement qu'il était habituel, chez les commentateurs, de chercher ce qui pouvait relier entre eux les deux premiers traités de l'*Organon* : *Catégories* et *Peri hermeneias*. Sans avoir été

²⁸. Voir Tricot, p. 82, 3.

codifiée, l'exercice était courant dans la mesure où il relevait de plusieurs κεφάλαια – ces chapitres au moyen desquels les tenants du commentarisme découpèrent leur schéma introductif –, notamment du σκοπός (le « but » du traité) et de la τάξις (sa « place » dans l'ordre de la lecture). Ici, et sans le dire explicitement, l'*Anonymus* se prononce d'une certaine façon sur ce lien, en rapport avec ce qui va caractériser l'orientation d'ensemble de son introduction, à savoir la valorisation de la démarche fondamentalement synthétique d'Aristote. Celui-ci l'aurait mise en pratique dans les *Catégories* attendu que, le traité ne concernant précisément que le nom et le verbe, dont sont composées exclusivement les dix catégories, il opère une double réduction : l'une relativement aux *partes orationis*, qui passent de huit à deux, l'autre relativement à leur rôle respectif – d'entre les huit qui assurent une fonction linguistique il n'y en a que deux qui acquièrent une fonction ontologique. Tel est l'acquis qu'il faut avoir assimilé avant d'illustrer les *Catégories*. Par ailleurs, en parlant d'« articulations » du langage pour ses éléments autres que le nom et le verbe, l'*Anonymus* utilise le terme *compages*. Indépendamment d'un usage peut-être grammatical de ce terme que nous ignorons, il pourrait renvoyer à la fois au σύνδεσμος et à l'ἄρθρον, termes empruntés par Aristote au vocabulaire de l'anatomie pour désigner, dans le passage de la *Poétique* cité plus haut, la conjonction comme « ligament » et l'article comme « articulation ».

Quoi qu'il en soit, cette manière de rattacher *Catégories* et *Peri hermeneias* renvoie, on l'a vu, à une analyse qui s'est fait jour très tôt chez les commentateurs grecs. Tous ne l'ont pas présentée de la même façon. Pour Porphyre par exemple, dans les *Catégories* le Stagirite traite de la première imposition (θέσις) des expressions sur les choses, alors que dans le *Peri hermeneias* il traite de leur seconde imposition. Il ne paraît pas superflu de rappeler la manière dont Porphyre expose cette différence fondamentale :

(Le) premier usage des expressions linguistiques est de communiquer chaque chose au moyen de certains mots et expressions... Les mots et les expressions ont été assignés à chaque chose et servent à signifier et à révéler cette chose par l'usage particulier des sons et de la voix ($\phi\omega\nu\eta$). Quand certaines expressions furent posées comme les premiers signes des choses, l'homme commença à réfléchir d'un autre point de vue sur les expressions qu'il avait posées, et il s'aperçut que quelques-unes étaient telles qu'elles devaient être rattachées à certains articles : il les a appelées "noms" ($\delta\nu\omicron\mu\alpha$). Les autres, comme "je marche", "tu marches", "il marche", il les a appelées "verbes", et a indiqué les différentes qualifications entre les deux types de mots en appelant les uns "noms" et les autres "verbes". Ainsi, appeler cette sorte de chose "or" et cette matière qui brille si intensément, "soleil", relève de la première imposition des mots, tandis que dire que l'expression "or" est un nom relève de la seconde imposition, qui signifie qualitativement les différents types d'expressions. Le sujet de ce livre est la première imposition des expressions, qui est utilisée pour communiquer sur les choses [...] Dans le *De interpretatione* il traite de leur seconde imposition, qui ne concerne plus les expressions qui signifient les choses en tant qu'elles les signifient, mais plutôt les expressions qui signifient des types de mot, en tant qu'elles relèvent de ces types. Car, être un nom ou un verbe c'est être un type de mot, et si une expression est utilisée en propre ou est métaphorique ou est en quelque autre manière utilisée figurativement, elle relève aussi de la seconde enquête sur les mots, non de la première²⁹.

Aux yeux de l'auteur donc, si les deux traités sont complémentaires ils ne peuvent néanmoins interférer l'un sur l'autre. Parler de « nom » et de « verbe » à propos des *Catégories* est déplacé et n'a par conséquent pas lieu d'être.

Dans une approche relativement différente, Ammonius est partisan de relier les deux traités, et le défend, en son propre commentaire sur les *Catégories*, par des considérations plus techniques. On sait qu'il classe ainsi les écrits d'Aristote³⁰ :

théorétiques (\neq vrai-faux)*
 écrits pratiques (\neq bien-mal)
 instrumentaux (principe de ces \neq et démonstration)

théologique, éthique

enquête sur les premiers principes
 de la méthode

*théorétique mathématique, pratique, économique, instrumental
 naturel, politique

enquête sur la méthode elle-même

²⁹. Busse, 57, 20-59, 2.

³⁰. Voir Busse, 4, 28-5, 8.

Puis il ajoute concernant la méthode elle-même :

< Par méthode > j'entends celle qui est démonstrative (ἀποδεικτική). Puisque une démonstration (ἀπόδειξις) est un syllogisme scientifique, avant de le connaître il faut connaître le syllogisme en général. Mais puisque le nom "syllogisme" ne renvoie pas à un (élément) simple mais plutôt à un composé (car il signifie un assemblage d'énoncés), avant < d'en venir > au syllogisme, il est par conséquent nécessaire d'étudier les (éléments) simples desquels (ces énoncés) sont composés ; ce sont les propositions (πρότασις). Mais elles aussi sont composées de noms et de verbes, qui seront traités dans les *Catégories*. Les propositions < seront traitées > dans le *De interpretatione* et le syllogisme en général dans les *Premiers Analytiques*. Tels sont donc les principes de la méthode. Les *Analytiques postérieurs* nous enseigneront la méthode elle-même, c'est-à-dire le syllogisme démonstratif³¹.

En somme, et pour autant que nous pouvons en juger à partir de ces quelques aspects, l'*Anonymus* dépendrait, nonobstant une chronologie défavorable, davantage de la tradition illustrée par Ammonius, en raison de la fusion qu'il réalise, et que récuse apparemment Porphyre, des deux opuscules aristotéliens.

Au terme de ce préambule, le scripteur sans nom définit ce qu'est à ses yeux la spécificité aristotélienne :

CD [3] Cela étant vu, nous devons ensuite envisager au moyen de quelle réduction progressive le discours, resserré par degrés, englobe toutes les choses qui sont saisies à l'aide d'un seul mot. Car, quoique la désignation des [choses] mortelles soit diverse et innombrable et que la diversité si étendue des noms ne puisse être embrassée, pourtant au moyen d'un seul mot, par exemple « homme », tu diras connaître tous les hommes ; semblablement des autres [choses] : « tel cheval », ou « Xanthe », ou « Ethon » ou « Divin », ou « tel ou tel » ; et bien que la compréhension de ces noms soit également infinie, cependant lorsque quelqu'un dira « cheval » il les montrera tous. Et si – ce qui est fréquent que l'on fasse –, quelqu'un impose des noms à des lions ou à des bœufs, la connaissance de chacun sera étendue sans limite et la pénétration de l'esprit affaiblie³² ; mais lorsque tu diras « lion » ou « taureau », tous, en quelque endroit qu'ils fussent, tomberont sous ce seul nom de nature.

³¹. Busse, 5,7-17.

³². Nous voyons évoqué dans cette remarque l'effet contre-opérateur de l'individu sur le connaissable (voir plus loin).

Dès cette section, nous le disions, l'orientation de l'ensemble de l'avant-propos est donnée. Il consiste en une réflexion sur une méthode qui ressemble à la *διάκρισις* platonicienne, telle qu'Aristote l'aurait reprise, critiquée et adaptée, mais sans dégager vraiment la spécificité du traitement aristotélicien. Car l'*Anonymus* donne l'impression de se borner à souligner que toute l'originalité de la démarche du Stagirite réside dans une sorte de méthode classificatoire universelle, où les grandes divisions répondent autant à la nature des choses qu'à ce que nous pouvons en penser. Le vocabulaire qu'il utilise trahit à lui seul son insistance sur ce thème. On rencontre ainsi, concentré en quelques sections, le lexique suivant : *compendio* (réduction), *coartatus* (condensé), deux fois *concludere* (englober), *comprehendere* (embrasser), *colligere* (ramasser), *coactus* (concentré), *possidere* (renfermer), *astringere* (rassembler), *conciliare* (regrouper) et *inflectere* (ramener). Par ailleurs, l'allusion que l'on trouve, selon nous, à la fin du passage touchant la dépréciation de l'individu dans la connaissance scientifique peut surprendre à l'intérieur d'un commentaire sur les *Catégories*, et soulève en tout cas la question redoutable de la cohérence de l'aristotélisme en ce qui concerne le rôle exact du particulier dans une démonstration de niveau scientifique. Rappelons, en effet, sans pouvoir plus nous étendre, que dans certains textes, tels les *Analytiques* et la *Métaphysique* (par exemple 1039b28-1040a7), Aristote affirme que, indéfinissable et de compréhension infinie, l'individu n'est point objet de science. En revanche, dans d'autres textes, tel les *Catégories*, il soutient que la substance au sens premier du terme n'est autre que l'individu, et que toute science doit viser les individus et se fonder sur leur observation³³. Peut-être faut-il, pour sortir de la contradiction apparente, se référer à ce que déclare le Stagirite dans cette même *Métaphysique*, à savoir que l'universel est visé par la puissance cognitive et le particulier par l'acte de

³³. Voir D.J. Allan, p. 147-148.

connaissance ($M, 10$)³⁴. Toujours est-il que l'*Anonymus* introduit en l'occurrence une appréciation qui ne conserve semble-t-il pas toute sa pertinence dans le commentaire d'un traité orienté précisément dans la direction opposée.

Il manque toutefois au constat des *CD*, insistant et surillustré, une réflexion sur le ou les objectifs d'une telle démarche. On ne trouve d'allusion ni à la perception intuitive des vérités qui servent de prémisses à toute démonstration ni à la conduite cohérente et finalisée de la démonstration proprement dite. En outre, on aurait aimé voir exprimer avec plus de précision que la science se donne pour tâche l'enchaînement rigoureux des jugements en un tout organisé, qui constitue le reflet du monde réel et des relations qui lient les substances aux propriétés. Il faut trop deviner que le fondement unique de tout raisonnement scientifique est objectivé par la dialectique, dont la mission globale est d'unifier en un système cohérent les expériences fragmentaires et éclatées du sujet par la saisie intuitive d'une vérité nécessaire. Et pourtant, ce qui a retenu toute l'attention de l'*Anonymus* c'est bien cette division méthodique et exhaustive par dichotomies successives, celle par genres, espèces et différences, qui reconstruit le réel dans une démarche synthétique, et aboutit à des définitions par des redistributions renouvelées. Les deux sections qui suivent ne laissent point une autre impression :

CD [4] Mais en réalité, la richesse de du discours, qu'en raison de [sa] fécondité à produire des genres infinis il [sc. Aristote] a condensé en des mots indépendants, eut paru de peu d'efficiency si, une fois resserrés en une même unité, il ne les avait pas englobés sous une désignation unique ; et pour cette raison, il a dit « animal » à la fois l'« homme », la « bête sauvage » et le « cheval », en donnant aux uns et aux autres le nom qui les renferme tous. Et il n'a pas moins désigné brièvement, en partant d'une description extrêmement étendue, les [choses] qui sont dépourvues d'âme ; car, quoiqu'il existât un arbre soit à noix, soit à châtaignes, soit à glands, soit à pommes, et d'autres innombrables genres de végétaux, les appelant « à rameaux superflus »

³⁴. *Ibid.*, p. 163-165.

(*surculus*)³⁵, il les a tous rassemblés sous un même mot unique et commun. Semblablement, il a appelé synthétiquement « gemmes » diverses pierres de parure.

[5] En dernier lieu, bien qu'il ait suffisamment poussé son analyse en regroupant les genres partout dispersés et connus par ce qui leur est spécifique, pourtant, par un nom sans mesure et extensible à l'infini, comprenant absolument tout ce qui est, il a dit οὐσία [« ousie »] ce en dehors de quoi rien ne peut être ni découvert ni pensé. C'est l'une des dix catégories.

»

La prégnance de l'objet concret et extra-linguistique ou *res*, figurant ici dans la totalité existante, fait directement dépendre la valeur cognitive du contenu langagier de l'existence indépendante de la chose perçue :

CD [6] Au vrai, c'est un fait établi que les catégories tirent leur nom de ce qu'elles ne peuvent être connues qu'à partir de sujets, ὡς κατὰ τινῶν λεχθεῖσαι [« comme ce qui a été dit de certaines choses »]; en effet, quelqu'un peut-il connaître ce qu'est un homme à moins de se mettre quelque homme devant les yeux comme sujet pour “ homme ” ?.

Cette manière de définir la catégorie par référence à l'origine sensible de toute signification ne semble point dissidente, du moins en un premier temps, relativement à une certaine tradition néoplatonicienne. Ainsi, Porphyre la souligne-t-il à plusieurs reprises :

Bien que *catégorie* relève, dans le langage courant, du discours judiciaire (et concerne le fait) de produire des témoins contre un accusé, (Aristote) a adopté le mot et choisi d'appeler ces émissions de voix dans lesquelles les expressions signifiantes sont appliquées à des choses, des *catégories*. Par conséquent, chaque fois qu'une expression simple signifiante est utilisée et dite de ce qui signifie, elle est appelée catégorie. Par exemple, cette pierre que je désigne, que je peux toucher et voir, est une chose, et quand nous disons à son propos “c'est une pierre”, l'expression “pierre” est un catégorème, car il signifie ce type de chose, et est émis pour la chose que nous désignons, la pierre [...] Puisque le sujet du traité est les expressions signifiantes et que les expressions sont appliquées primitivement aux sensibles – car les hommes assignent des noms avant tout à

³⁵. L'*Anonymus* fait ici sans doute référence à un passage du Περὶ φύτων d'Aristote (I, IV = 819b22-24), où l'exemple porte sur le myrte, le pommier et le poirier, qui sont des arbres à inclure dans la classe de ce qui a précisément beaucoup de « rameaux inutiles » (μάταιος κλάδος).

ce qu'ils connaissent et perçoivent, et seulement en second lieu à ces choses qui sont premières par nature mais secondes eu égard à la perception –, il est raisonnable pour lui d'avoir appelé les choses qui sont primitivement signifiées par les expressions, c'est-à-dire sensibles et individuelles, substances premières »³⁶. »

Mais on ne tarde pas à s'apercevoir, dans un second temps, qu'à la différence d'un penseur comme Porphyre qui, tout en insistant sur la capacité référentielle du langage, ramène la *κατηγορία* à une « voix » faisant signe vers la chose, l'*Anonymus* se maintient à un stade « pragmatique », en donnant la primauté à la matérialité du fait signifiant. Un choix qui se confirme plus loin, lorsqu'il s'agit de l'objectif d'Aristote :

CD [13] Venons-en à présent à ces choses singulières qui sont habituellement signalées par plusieurs noms, quoique Aristote – comme cela a été dit plus haut – a négligé cette partie [*sc.* celle sur les paronymes] en raison de ce qu'il a pensé devoir traiter de ce qui est signifié, non de ce qui signifie. Or concernant ce point, la question tourne autour non pas des choses mais des noms.

La comparaison avec l'appréciation de Boèce marque tout de suite la différence :

« (L'intention de cet ouvrage) est de traiter des premiers noms des choses et des mots qui signifient des choses (*de vocibus res significantibus disputare*), non pas en ce qu'ils sont formés selon un quelconque caractère propre et une manière d'être, mais en ce qu'ils sont signifiants (*in eo quod significantes sunt*) »³⁷.

La primauté du signifié (la chose) sur le signifiant (le mot), à laquelle voulait nous conduire l'*Anonymus* cernant l'intention d'Aristote (*de his que significantur disserendum putavit*), paraît s'inverser ici et se transformer en une primauté du signifiant sur le signifié. Or, cette première orientation se recueille déjà chez Porphyre, qui la fait sienne en répondant à la question de savoir

³⁶. Busse, 91, 20-28.

³⁷. *In Categ. Arist.*, I, 159C.

pourquoi le traité ne s'appelle pas *Des genres de l'être*³⁸ ou *Des dix genres* :

« Les êtres, leurs genres, leurs espèces et leurs différences sont des choses (πράγματα), non des mots (φωναί). Après avoir recensé les dix rubriques..., Aristote dit : “Aucun de ces termes en lui-même et par lui-même n'affirme ni ne nie rien ; c'est seulement par la liaison de ces termes entre eux que se produit l'affirmation” [2a4-7]. Mais si leur combinaison est ce qui produit une affirmation, et si une affirmation est quelque chose dont l'existence est le discours signifiant et la proposition déclarative, alors le traité ne peut concerner les genres de l'être ni les choses en tant que tels, mais plutôt les mots qui sont utilisés pour signifier les choses. Car aucune combinaison de choses n'engendre une affirmation ; c'est plutôt la combinaison des mots signifiants désignant les choses qui produit une affirmation, et Aristote le dit explicitement (1b25-26). S'il avait rendu raison des choses il n'aurait jamais dit : “chacune signifie soit la substance...”. Car les choses ne signifient pas ; elles sont plutôt ce qui est signifié »³⁹.

Il eut été intéressant, en une autre occasion, de s'arrêter sur ces deux conceptions de prime abord opposées, pour mesurer notamment leur lien avec la future problématique des universaux, où le responsable du *De decem categoriis* pourrait figurer en qualité de premier réaliste connu. Mais nous devons reprendre le cours de l'introduction, qui se termine de la sorte :

CD [7] Et au fur et à mesure que le traité avance, il n'y est point besoin de nombreux exemples, les mêmes noms étant répétés à des fins d'illustration, et souvent il arrive même que des exemples courants – comme [celui] d'« Hortensius »⁴⁰, ou [celui] plus étendu d'« homme », ou [celui] encore plus étendu d'« animal », ou [celui] le plus étendu d'« ousie » – tombent dans un [emploi] excessif : il les a ramenés aux autres mots que les philosophes ont utilisés pour argumenter. Ainsi, il a appelé « Hortensius », « arbre à noix », « cheval Xanthe » et leurs semblables, αἰσθητά, ἄτομα, ἐν ἀριθμῷ, καθέκαστα : αἰσθητά [« sensibles »] parce qu'ils sont perçus par le toucher, ἄτομα [« éléments indivisibles »] parce qu'ils ne sauraient être divisés et segmentés –

³⁸. C'est le titre de la partie des *Ennéades* (traités 42-44) où Plotin critique à l'égard de la théorie aristotélicienne des catégories, partie contre laquelle Porphyre rédigea son *Isagoge*.

³⁹. Busse, 56, 6 *sqq.* et 34 *sqq.*

⁴⁰. Il est étrange que l'auteur n'ait pas choisi Socrate comme exemple d'homme, surtout en mettant l'appellation sous la responsabilité d'Aristote.

qui en effet croirait qu'Hortensius puisse être taillé en morceaux ? que si cela se faisait, alors Hortensius ne serait plus –, ἐν ἀριθμῷ [« numériquement un »] parce qu'ils sont d'un seul nombre, καθέκαστα parce que « individuels » – et en effet ils ne peuvent être réunis en une quelconque unité.

[8] Ensuite, l'art a dit εἶδη [« espèces »] ceux qui sont plus étendus, c'est-à-dire « homme », « cheval », « lion », « arbre », en quelque sorte les parties du genre et les formes des choses ; puis il [*sc.* Aristote] a dénommé « genres » ceux encore plus étendus, c'est-à-dire les « animaux », les « végétaux », les « gemmes » et les « pierres », desquels naissent les parties ou les formes. Pourtant, les mêmes « genres » peuvent être appelés « espèces » ou εἶδη, parce qu'ils possèdent quelque chose qui est le plus étendu, c'est-à-dire l'ousie, de laquelle ils semblent être descendus et être nés. Mais ils [*sc.* les philosophes] ont voulu que l'ousie elle-même, au-dessus de laquelle il n'est rien, soit appelée « genre ».

Ce développement confirme, si besoin était, que le processus d'induction abstractive, qui canalise l'exégèse de l'*Anonymus*, l'oblige à gloser toujours plus sur la fonction subsumante des catégories, à l'origine de laquelle il fait bien intervenir le critère de l'αἰσθητόν.

Une fois posés ces points d'ancrage et tracées ces orientations, le rédacteur sans nom affronte l'opuscule aristotélicien.

Étant exclu de le suivre ici pas à pas, nous aurons un meilleur aperçu de sa façon de procéder en comparant un passage des *CD* typique de celles-ci avec le passage qui lui correspond chez Boèce, du reste la seule mise en parallèle possible, vu l'état du commentarisme latin. Il s'agit du moment où le Stagirite entreprend d'énumérer les caractères de la substance :

CD [66-70]	Boèce
<p>[66] <i>Nunc igitur, ut designet usian, ab in omni non in solo argumentari incipit cum demonstrat esse secundas usias, quas idcirco secundas dicit esse quia id in his inveniri poterit quod in primis.</i> Denique dicit commune hoc esse cuilibet usiae, ut in subiecto non sit. [67] Cum igitur nec genus nec species in subiecto inveniantur, manifestum est haec "secundas usias" debere nominari.</p> <p>Deinde hinc quoque ostendit genus et speciem secundas usias esse, quod omnia quae sunt cum iis quae sibi subiecta sunt interdum solum nomen, non tamen et rationem possunt habere communem; genus autem et species cum subiectis (id est cum aliquo homine) certam et rationis habent et nominis societatem.</p> <p>[68] Monstratis ergo secundis usiis, id est genere et specie, differentia sola restabat quae, consideranti diligentius, quasi accidens videtur esse; siquidem "bipes" vel "mortale" vel "rationale" cum animal dicitur, non quid sit sed quale sit potius demonstratur, ideoque videtur vim tenere qualitatis. Verum quando a genere prima oritur differentia, et sic sequitur species, in accidentibus non debet numerari.</p> <p>[69] Atque ideo Aristoteles eam significatione quidem mixtam dixit esse, virtute autem inter usias habendam decrevit; eadem enim in hac inveniri pronuntiat quae et in ceteris substantiis reperiuntur, id est cum subiecto posse et nomen et rationem habere consimilem (cum enim "gressutum hominem" dicimus, in subiecto idem et vocabulum et eius rationem eandem possumus invenire; Socrates enim et homo est et gressutus).</p> <p>[70] Similiter sequitur cetera argumentando variata, demonstrans quaedam inesse usiae quae sola et omnis habeat, quaedam quae sola et non omnis, quaedam quae omnis et non sola, quaedam nec sola nec omnis. <i>Quae, quoniam in Aristotele ipso manifesta sunt, superfluum visum est aperire, maxime cum hic sermo non transferre omnia quae a philosopho sunt scripta decreverit, sed ea planius enarrare quae rudibus videbantur obscura.</i></p>	<p>Commune est autem omni substantiae in subiecto non esse. Prima enim substantia nec de subiecto dicitur nec in subiecto est; secundae vero substantiae sic quoque manifestum est quoniam non sunt in subiecto (= 3a7-10). (3a10-15) glose (189D13-191C5)</p> <p>Amplius eorum quae sunt in subiecto nomen quidem de subiecto aliquotiens nihil prohibet praedicari, rationem vero impossibile est. Secundarum vero substantiarum de subiectis ratio praedicatur et nomen; rationem enim hominis et animalis de aliquo homine praedicabis. Quare non erit eorum substantia quae sunt in subiecto (=3a15-21).</p> <p>Non est autem proprium substantiae hoc; sed differentia eorum est quae in subiecto non sunt; bipes enim et gressibile de subiecto quidem de homine praedicatur, in subiecto vero nullo est; non enim in homine est bipes neque gressibile. Et ratio quoque differentiae de illo dicitur de quo ipsa differentia praedicatur, ut si gressibile de homine dicatur, et ratio gressibilis de homine praedicabitur; est enim homo gressibile (= 3a21-28).</p> <p>(3a33-4b19) [le passage étant trop long pour figurer ici, nous renvoyons à sa lecture directe]</p>

La confrontation accuse tout de suite un déséquilibre, puisque l'*Anonymus* débute par un énoncé de présentation didactique que nous avons fait figurer en caractères italiques, et qui s'expliquera un peu plus loin :

CD [66] À présent donc, pour désigner l'ousie, il [*sc.* Aristote] commence à argumenter par le « en tous [et] non en chacun », en démontrant qu'il y a des ousies secondes dont il dit qu'elles sont secondes en raison de ce que l'on pourrait y trouver ce qui est dans les premières ».

Ce préambule, qui n'est pas dissocié du reste, introduit à la première des six caractéristiques amenées plus haut de la manière de procéder des *CD* : la glose pure. Elle mobilise ici, de manière assez curieuse, le foncteur *μόνω-παντί*, apparu dans les sections antérieures [62-65], et auquel nous nous intéresserons sous peu. Tout aussi étrange est la justification de l'appellation des substances secondes, qui donne l'impression de prendre à rebours l'explication d'Aristote : « On appelle substances secondes les espèces dans lesquelles les substances prises au sens premier sont contenues » (2a14-15). L'ensemble aménage tout naturellement l'abord direct du texte aristotélicien⁴¹ :

(Boèce – 3a7-10) Ce qui est commun à toute substance, c'est de n'être pas dans un sujet. En effet, la substance première n'est pas dite d'un sujet et n'est pas dans un sujet ; quant aux substances secondes il est manifeste aussi, par ce qui suit (*sic*), qu'elles ne sont pas dans un sujet.

CD [66-67] Il dit enfin qu'il y a de commun en chaque ousie le fait qu'elle n'est pas dans un sujet. Par conséquent, lorsque ni le genre ni l'espèce ne se trouvent dans un sujet, il est manifeste qu'ils doivent être nommés « ousies secondes ».

Ce fragment illustre la deuxième caractéristique de notre opuscule : le recours à la traduction que l'on a qualifié de quasi-littérale. Mais l'explication annoncée par Aristote (voir le *sic*

⁴¹. Pour faciliter la comparaison et sa compréhension nous commencerons par citer la contribution de Boèce, attendu qu'elle équivaut à une traduction littérale de l'opuscule aristotélicien.

chez Boèce) est ensuite passée sous silence par l'*Anonymus* ; c'est l'illustration de la troisième caractéristique de sa méthode : la coupure, qui est en l'occurrence d'environ 5 lignes (3a10-15). La suite de la confrontation trahit alors d'autres procédés. Après que Boèce eut glosé la séquence 3a7-15, il reprend :

(Boèce – 3a15-20) « De plus, rien ne s'oppose à ce que le nom de ce qui est dans un sujet soit quelquefois attribué, alors que cela est impossible pour la définition. Or, la définition, aussi bien que le nom des substances secondes, est attribuée à un sujet ; en effet, tu attribueras la définition de l'homme et de l'animal à l'homme individuel. C'est pourquoi, la substance ne sera pas des choses qui sont dans un sujet

CD [67] En suite de quoi, il montre également que genre et espèce sont des ouïes secondes, parce que tout ce qui est peut avoir quelquefois, avec ce qui lui est sujet, le nom seul en commun, sans pour autant [avoir] aussi la formulation ; tandis que le genre et l'espèce accompagnés de sujets – par exemple d'un homme individuel –, assurent la communauté à la fois de la formulation et du nom.

Nous voici en présence de la quatrième caractéristique des choix de l'*Anonymus* : la traduction paraphrastique. On remarquera cette autre façon de rendre l'expression aristotélicienne, avec l'exemple du ἐν ὑποκειμένῳ εἶναι : Boèce choisit de traduire sobrement par : *esse in subiecto* (= « être dans un sujet »), alors que l'*Anonymus* opte pour une formulation plus décomposée : *esse cum eo quo sibi subiectum est* (= « être avec ce qui est pour soi un sujet »). On peut se demander si ce n'est point là une manière de forcer les données, avec un profit qui reste à déterminer pour la signification des énoncés. Modifier en particulier l'*esse in* en *esse cum* dans l'intention de restituer ἐν εἶναι – ce qui, grammaticalement parlant, est légitime –, sert-il la compréhension du propos aristotélicien ?

Après quoi l'un et l'autre enchaînent ainsi :

(Boèce) Or, cela n'est pas propre à la substance ; mais la différence relève de ce qui n'est pas dans un sujet ; en effet, “bipède” et “capable de marcher” (*gressibilis*) sont prédiqués d'un sujet, par exemple d'“homme”, mais ils ne sont dans aucun sujet ; car “bipède” pas plus que “capable de marcher” n'est en

l'homme. De plus, la définition de la différence est dite de ce dont est prédiqué la différence elle-même ; par exemple, à supposer que “capable de marcher” se dise de l'homme, la définition de “capable de marcher” aussi sera prédiquée de l'homme.

CD [68] Donc, une fois établies les ousies secondes, c'est-à-dire les genres et les espèces, seule restait la différence qui, à la considérer le plus soigneusement, ressemble presque à un accident ; s'il est vrai que « bipède », « mortel » ou « rationnel » sont dits avec animal, on n'indique pas « qui il est » mais « quel il est », et à ce titre il semble posséder la caractéristique de la qualité. En revanche, quand la différence première vient du genre et que l'espèce s'ensuit également, elle ne doit pas être comptée au nombre des accidents.

[69] Et c'est certes pour cela qu'Aristote a dit qu'elle est mixte par [sa] signification et, en raison de [cette] caractéristique, a décidé de la ranger parmi les ousies ; en effet, il déclare que ce que l'on découvre en elle est identique à ce que l'on trouve dans les autres substances, à savoir de pouvoir englober avec le sujet à la fois le nom et la formulation entièrement semblable (effectivement, quand nous disons : « homme ingambe », nous pouvons trouver à la fois le nom même et sa formulation même dans le sujet ; en effet, Socrate est à la fois homme et ingambe.

On touche en l'occurrence à l'illustration de la cinquième caractéristique de la pratique des *CD* : la traduction périphrastique. Elle est immédiatement suivie par son contraire :

(Boèce) 3a33-4b19

CD [70] Il suit que l'on doit argumenter semblablement pour toutes les autres variétés [de choses] en démontrant qu'une certaine [chose] est intérieure à l'ousie qui la possède « seule et tout entière », qu'une autre [est possédée] « seule et non tout entière », qu'une autre [est possédée] « tout entière et non seule », qu'une autre [n'est possédée] « ni seule ni tout entière ».

La sixième et dernière caractéristique de la procédure suivie par l'*Anonymus* est de recourir au résumé très fortement condensé, justifié par l'évidence du propos aristotélicien, puisque apparemment 83 lignes dans l'édition Bekker sont ramenées à une phrase. Mais comment envisager que la première moitié de la section [70] ait été substituée aux développements de 3a33-4b19 avec le souci d'une équivalence doctrinale ? Car là où Aristote poursuit son chapitre en examinant les cinq autres propriétés de la substance après avoir traité de celle qui la fait ne pas être dans un sujet (à savoir : elle

est attribuée συνώνυμως, elle est un τόδε τι, elle n'admet pas la contrariété, elle n'est pas susceptible de plus et de moins, et elle est apte à recevoir des contraires), l'*Anonymus* choisit de renvoyer le lecteur, comme le montre en partie le préambule de la section [66], à la distinction quadripartite qu'il avait énoncée auparavant, c'est-à-dire aux sections [62]-[65], laquelle reprend des Grecs, selon ses propres termes, les quatre manières d'être intérieur à une chose, quoique sans en fournir vraiment les règles d'application :

CD [62] Par conséquent, une fois parcourues jusqu'au bout les parties par lesquelles est définie l'ousie, il [*sc.* Aristote] a également voulu la définir d'une autre manière, à supposer qu'il ait montré ce qu'il est nécessaire de trouver naturellement en elle. En effet, ce qui est intérieur à chaque chose, soit [il est] « en chacun et en tous », soit « en chacun et non en tous », soit « en tous et non en chacun », soit « ni en chacun ni en tous ». Les Grecs appellent ces [quatre modes d'être] : ἐν μόνῳ καὶ ἐν παντί, ἐν μόνῳ καὶ οὐκ ἐν παντί, ἐν παντί καὶ οὐκ ἐν μόνῳ, οὐκ ἐν μόνῳ καὶ οὐκ ἐν παντί [« en chacun et en tous, en chacun et non en tous, en tous et non en chacun, non en chacun et non en tous »].

[63] Par exemple, si, voulant définir l'homme, on dit : « être capable de rire », c'est à la fois « en chacun et en tous » : car l'homme est seul à rire et il est naturel à la totalité des hommes de rire. [Deuxièmement,] « en chacun et non en tous », par exemple : si quelqu'un, définissant l'homme « capable de science », le dit tel, cela peut bien se rencontrer en chacun, non cependant en tous ; et en effet, tous n'étudient pas certaines sciences. [Troisièmement,] « en tous et non en chacun », par exemple : si quelqu'un définissant l'homme dit que l'homme est ce qui se déplace [et] ce qui prend de la nourriture, cela appartient bien à tout homme, non cependant à lui seul ; car et les animaux domestiques prennent de la nourriture et les bêtes sauvages courent. [Quatrièmement,] « non en chacun et non en tous », par exemple : si quelqu'un, dans la définition d'« homme », dit que l'homme est ce qui est blanc, cela n'appartient ni à lui seul ni à tous ; en effet, ni l'homme ne se rencontre seul clair de peau, pas plus que le bœuf ou le cheval, ni tout homme est blanc.

[64] Donc, [parmi les quatre modes d'être intérieur à une chose] il y en a deux qui indiquent une certaine voie pour une recherche précise et deux qui ne peuvent signifier quelque chose de certain. Nous ne pouvons rien connaître de ce qui n'est « ni en chacun ni en tous », si vraiment il est général ; l'autre [mode d'être qui ne signifie rien de certain, à savoir ce qui est] « en tous [et] non en chacun », ne présente pas de différence [avec le précédent], et pour cela il faut semblablement le rejeter.

[65] Les deux [modes d'être] restants concernent [les choses] qui peuvent indiquer par des signes certains ce en quoi elles se trouvent, à savoir [ce qui est] « en chacun et en tous ». En effet, il ne peut être mis en doute que, lorsque tu découvres [une chose], tu fais savoir qu'est connu ce en quoi elle se trouve.

L'autre est [ce qui est] « en chacun et non en tous », non pas certes en fonction du même critère, mais parce que pour définir une chose on doit nécessairement se demander si ce [en quoi elle se trouve] n'a pas pu être découvert en premier.

Cela ne nous dit cependant pas dans quelle mesure les cinq propriétés restantes de la substance qu'envisage Aristote peuvent être prises en charge par les quatre variantes du couple $\mu\acute{o}\nu\omega\text{-}\pi\alpha\nu\tau\acute{\iota}$ (converti en *solus-omnis*, à lire aussi *pars-totum*), bien que l'*Anonymus* estime la substitution aller de soi, comme le révèle l'autre moment de glose pure, qui clôt le fragment en question :

CD [70] Il paraît superflu d'éclairer ces points puisqu'ils sont évidents chez Aristote lui-même, surtout sachant que le présent discours n'a pas pour but de rendre tout ce qui a été écrit par le Philosophe, mais de rapporter plus clairement ce qui est apparu obscur aux non-doctes

Ajouter qu'un découpage similaire, sur lequel nous reviendrons plus loin, qui se rencontre déjà chez Porphyre, à propos de la caractérisation du propre⁴², confirme seulement que nous avons à faire à une espèce de matrice d'analyse.

C'est l'alternance de ces six procédés qui forme la mosaïque textuelle des *CD*. Le résultat, nous venons de le voir, se dérobe très souvent à une comparaison avec l'entreprise de Boèce. Soucieux de produire une version fidèle à la lettre, entrecoupée de gloses serrées, celui-ci étreint son texte et en épouse les moindres courbes. Cet objectif et sa réalisation ont peu de points communs avec ceux de l'*Anonymus*. De son aveu même, les *CD* n'entendent apporter des éclaircissements que sur certains volets des contenus aristotéliens, ce qui le contraint, nous n'y reviendrons pas, à alterner les épisodes de traduction suivie avec toutes sortes d'artifices rhétoriques.

⁴². Voir *Isagoge*, IV, 1 et commentaire mineur aux *Catégories*, p. 94 *init.*

Pour approcher d'un peu plus près ce que propose l'*Anonymus* en matière de traduction dite quasi-littérale – notre deuxième caractéristique –, nous produirons une seule illustration. Elle met en jeu un raisonnement, celui du fragment 1b3-6. Aristote y aborde la quatrième façon pour un être de se trouver dans un sujet et d'être dit de lui. Après avoir présenté les conditions « être dit d'un sujet et n'être pas dans un sujet », « être dans un sujet et n'être pas dit d'un sujet » et « être dit d'un sujet et être dans un sujet », il ajoute :

« Τὰ δὲ οὔτε ἐν ὑποκειμένῳ ἐστὶν οὔτε καθ' ὑποκειμένου λέγεται, οἷον ὁ τις ἄνθρωπος ἢ ὁ τις ἵππος, - οὐδὲν γὰρ τῶν τοιούτων οὔτε ἐν ὑποκειμένῳ ἐστὶν οὔτε καθ' ὑποκειμένου λέγεται = d'autres à la fois ne sont pas dans un sujet et ne se disent pas d'un sujet, par exemple tel homme ou tel cheval. En effet, aucun objet de cette sorte n'est dans un sujet ni ne se dit d'un sujet ».

Boèce transpose de la façon suivante :

« Alia vero neque in subiecto sunt neque de subiecto dicuntur, ut aliquis homo vel aliquis equus ; nihil enim horum neque in subiecto est neque de subiecto dicitur = d'autres ne sont ni dans un sujet ni dits d'un sujet, comme *quelque homme* ou *quelque cheval* ; en effet, aucun d'eux ni est dans un sujet ni est dit d'un sujet ».

L'*Anonymus*, lui, ne peut s'empêcher de doubler sa traduction, qu'il assortit de variantes, par une glose :

CD [31 *exit.*] Alia nec in subiecto sunt ; nec de subiecto significantur ; ut est Cicero. Nec in subiecto est, quia usia est : nec de subiecto significatur, siquidem a se ortum vocabulum teneat, neque intelligi possit aliunde = D'autres ni ne sont dans un sujet, ni ne sont signifiés d'un sujet, comme l'est « Cicéron ». Il n'est pas dans un sujet parce qu'il est une ousie, et il n'est pas signifié d'un sujet puisqu'il possède un nom tiré de lui-même et ne peut pas être compris par une chose extérieure

Aristote fournit bien une explication quant à savoir pourquoi l'individu n'est ni dans un sujet ni dit d'un sujet. Il indique, en effet, peu après qu'« en bref, les objets qui sont individuels, c'est-à-dire numériquement uns, ne se disent d'aucun sujet »

(1b6-7), parce que, ajoute-t-il plus loin, les substances premières sont le substrat de tout le reste et tout le reste en est affirmé ou se trouve en elles (2b15 *sqq*). La manière dont Boèce rend compte, dans son commentaire, de ces propriétés montre qu'il a déjà lu l'*Isagoge* de Porphyre – « l'individu est une réunion de particularités toujours différentes »⁴³ –, et n'élargit pas vraiment le raisonnement : « puisque la particularité est elle-même la chose ultime et que rien n'en est le sujet, elle n'est prédiquée d'aucun sujet » (171B6-8), ou, plus bas : « la substance est particulière quand elle n'est ni prédiquée d'un sujet ni dans un sujet » (173D11-13)⁴⁴. En revanche, vue par les *CD*, la tentative d'éclaircissement, qui passe par un changement dans l'exemplification – « cet homme » devient « Cicéron » et « ce cheval » disparaît –, fait également appel à deux notions extérieures touchant le « n'être pas signifié d'un sujet », qui tiennent d'une exégèse apparemment originale : la possession d'un nom tiré de soi-même – c'est-à-dire non tiré de l'espèce ni du genre, comme le nom propre inspiré par l'individu –, et l'impossibilité d'être compris par une chose extérieure.

Si l'on cherche, au cours d'une étape supplémentaire, à préciser un peu plus la nature des *CD*, on ne tarde pas à avoir confirmation qu'elles peuvent être considérées comme le premier ouvrage de langue latine qui nous soit parvenu répondant, en bien des occasions, nous en avons eu un aperçu, au genre littéraire de la grande tradition des commentateurs néoplatoniciens grecs des traités d'Aristote, qui échelonnèrent leur production de 200 à 600 environ, et à laquelle appartiendra également Boèce. Souvent, en effet, et indépendamment de son degré de réussite, sur lequel nous nous sommes quelquefois interrogé, l'*Anonymus* interrompt à son gré la traduction par des lemmes ou parenthèses interprétatives, pour éclairer des points qu'il juge obscurs, développer des indications trop elliptiques à

⁴³. Porphyre, *Isagoge*, 7, 22-23.

⁴⁴. Cf. *ibid.*, 89, 5-7.

son sens, ou encore effectuer de larges détours pour mieux retrouver la teneur du texte original, et surtout tenter de toujours préserver la cohérence de l'enseignement du maître. Un exemple, pris au hasard mais à notre sens significatif de l'ensemble, nous conduit à l'examen de la catégorie du $\pi\rho\acute{o}\varsigma \tau\iota$ (« relativement à quelque chose »). L'introduction et la question à laquelle il répond attestent qu'il intervient dans une exégèse formatée :

CD [93] La troisième des catégories est celle qui est recensée en latin comme *ad-aliquid* [« relativement à quelque chose »], en grec comme $\pi\rho\acute{o}\varsigma \tau\iota$. Et certes, ce n'est pas le rang qui la fait troisième, mais la nécessité du sujet traité ; car, après le quantifié suivait le qualifié ; seulement, étant donné qu'à la fin [du chapitre sur la « quantité »], certains quantifiés du même genre [lui] sont apparus pouvoir être transférés < dans > [la catégorie du] « relativement à quelque chose », il [*sc.* Aristote] a forcément souhaité placer cette catégorie, qui avait été au quatrième rang, au troisième, en sorte que, une fois examiné et établi tout ce qui lui convient, l'habituelle confusion suscitée se trouvera dissipée⁴⁵.

Il suffit alors de se reporter à Porphyre pour comprendre aussitôt que le scripteur mystérieux se plie à des réquisits exégétiques précis. L'une des questions en débat parmi les commentaristes était apparemment de savoir quelle catégorie aurait dû suivre celle du « relativement à quelque chose ». Sa légitimité provenait du fait que dans sa présentation (1b25-2a4), Aristote énumère les prédicaments selon l'ordre : substance, quantité, qualité, relativement à quelque chose..., alors que dans son exposé il les examine suivant la succession : substance, quantité, relativement à quelque chose, qualité... Comme on pouvait s'y attendre, la réponse porphyrienne lève toute ambiguïté :

« (C'est) la catégorie de la qualité ($\pi\omicron\iota\acute{o}\nu$), parce qu'il existait une dispute quant à savoir si la catégorie de la qualité devait être placée après la substance et la quantité ; mais étant donné que plusieurs questions concernant les relatifs avaient surgi dans (le traitement de) la catégorie de la quantité, il devenait nécessaire de nous instruire sur eux tout de suite après la quantité. C'est

⁴⁵. Cf. Boèce, 239A.

pourquoi, tout de suite après la catégorie des relatifs suit la recherche du qualifié. Et certes, après la grandeur, qui est une quantité, et après le "plus grand", qui appartient aux relatifs, surviennent les affections, telles que *chaud*, *froid*, *sec* et *humide*, qui sont des qualités »⁴⁶.

Dans son ensemble, la préoccupation de l'*Anonymus* apparaît donc ici exclusivement didactique et philologique, en ce sens qu'il ne s'inquiète que de bien faire comprendre le texte aristotélicien. Et quoique, nous l'avons vu, il ne convoque pas d'une manière systématisée les κεφάλαια, on le voit aborder certains d'entre eux, comme l'*intentio* et le *titulus*. Dans sa démarche, il s'est assez amplement inspiré, de son aveu même – cela fut noté –, de la pensée thémistienne. Est-ce à dire qu'il faut voir dans ses excursus exégétiques la traduction pure et simple du propre commentaire de Themistius ? L'hypothèse n'a rien d'improbable. Mais sa dépendance est aussi néoplatonicienne, comme nous l'avons déjà pressenti, et peut-être, dans certains cas, plus particulièrement porphyrienne. Cinq autres exemples, qui suivent le cours du texte, devraient contribuer à l'illustrer.

- La distinction homonyme-synonyme-paronyme

Cette division a suscité très tôt, au moins dès Alexandre d'Aphrodise, des difficultés. Selon Aristote en effet (*Catégories*, 1a1-15), il faut distinguer :

1. homonymes (même ὄνομα / λόγος ≠)
 - homme réel
 - homme peint
2. synonymes (même nom / même notion) : animal
 - homme
 - renvoient à un même genre
 - bœuf
3. paronymes (communauté de nom / cas ≠) : grammairien <----- grammairien.

Le cas du synonyme, lui, a rapidement posé problème aux commentateurs, puisqu'il ne correspond pas à ce par quoi il est

⁴⁶. Busse, 127, 1-9.

défini – s'il y a bien identité de notion, il n'y a pas identité de nom –, mais plutôt à ce que nous appelons aujourd'hui l'univoque. Pour sortir de l'embarras, les glossateurs ont proposé des distinctions plus développées. On trouve ainsi chez Porphyre, dans son commentaire mineur aux *Catégories* (Busse, p. 60, 15-34), la répartition suivante :

« Toute chose est désignée non seulement par son nom mais également par la notion qui définit et véhicule son essence ».

À partir de cet énoncé deux choses peuvent être mises en relation de cinq manières différentes et non plus de trois, en étant :

homonymes	synonymes	polyonymes	hétéronymes	paronymes
même nom notion ≠	même nom même notion	nom ≠ même notion	nom ≠ notion ≠	participent du nom et de la notion mais ≠ grammaticalement

Dès lors que le polyonyme remplace le faux synonyme d'Aristote, il permet au nouveau synonyme de correspondre à la définition aristotélicienne, bien qu'il n'y ait point d'exemplification pour l'illustrer.

On peut envisager que les *CD* aient repris cette distinction tétrapartite, qui, notons-le au passage, ne se retrouvera point dans le commentaire de Boèce, en introduisant une mise en correspondance partielle là où Porphyre se contentait d'aligner les cinq variantes :

CD [12-18]

polyonymes (plusieurs noms signifient une même chose (épée, sabre, glaive))

hétéronymes (possèdent sous plusieurs noms et de manière équivalente des choses indépendantes) :
(l'homme et l'humanité, le mortel et la mort, le terrestre et la terre)

CD [22-25]

homonymes	par le hasard	1) εἰκῶν = similitudo (homo pictus-homo verus)
	principium animalis est-	2) κατα' ἀναλογίαν = proparte (cor

fons

principium aquae)
 par la volonté ou l'intention 3) ἀπό ἐνός = ab uno (medicinale ferrumentum-medicinale
 scientia-medicinale praeceptum-medicinalis usus)
 4) πρὸς ἓν = ad unum (illa potio salubris est-ille medicus
 salubris-ferramentum illud salubre)⁴⁷

synonymes (ont en commun le mot (*vocabulum*) et l'*interpretatio*) (*homo, equus, ferum, avis* sont synonymes dans la mesure où ils peuvent être dits d'*animal*)

paronymes (ont en commun le nom (*nomen*), comme les homonymes, et le *negotium*, comme les synonymes)

sapiens <----- *sapientia*
medicus <----- *medicina*

En résumé, nous obtenons :

omonymes – paronymes – synonymes

nom

notion

Toutefois, à y bien regarder, on saurait difficilement conclure, d'une extrémité à l'autre, à une dette porphyrienne. Car en dépit de plusieurs zones de convergence, la présentation des *CD* échoue à traiter le point qui nous occupe, vu que rien n'y différencie plus le polyonyme du synonyme, lequel finit par répercuter la même incohérence que celui d'Aristote.

- Le rapport *usia*-catégories

L'organisation des catégories ayant rapidement sollicité les exégètes, l'*Anonymus* n'a pas manqué de se prononcer à son sujet. Il amorce sa position par les considérations suivantes :

CD [50] Aristote est revenu une seconde fois sur les [choses] qui sont dites, quoique nous ayons dit plus haut que l'un sans l'autre [*sc.* « ce qui est » et « ce qui est dit »] ne pouvaient être traités, car à la fois celui qui dit quelque chose le dit de ce qui est, et ce qui est ne peut être compris d'un autre s'il n'est pas dit.

[51] Donc, parmi les [choses] qui se disent sans liaison, tout ce qui est dit singulièrement signifie soit « ouisie », soit « quantité », soit « qualité », soit

⁴⁷. En 1) l'omonymie a lieu par similitude de prédication, en 2) par similitude de nom, en 3) les expressions sont synonymes parce qu'elles proviennent toutes de la *medicina*, et en 4) parce qu'elles visent toutes au *salus*.

« relativement à quelque chose », soit « reposer », soit « faire », soit « pâtir », soit « où », soit « quand », soit « posséder ». Ce sont les dix catégories, dont la première est l'ousie – à savoir celle qui supporte les neuf autres –, et les neuf suivantes sont des συμβεβηκότα, c'est-à-dire des « accidents ».

En opposant ainsi, parmi les dix catégories, une ousie et neuf accidents⁴⁸, l'*Anonymus* se contente de prendre place dans un débat déjà ancien au sein des commentateurs du Philosophe, comme Dexippe notamment l'a rappelé⁴⁹ et comme Simplicius le confirmera⁵⁰. Il est peu contestable qu'Aristote lui-même encourage à procéder à cette distinction entre une catégorie-substrat (l'ousie) et neuf catégories subordonnées, dont l'existence dépend de quelque chose d'autre que d'elles-mêmes, à l'image des accidents. Dans la *Métaphysique* il écrit en effet : « à l'évidence., c'est par cette substance que chacun de ces êtres aussi existe » (Z, 1, 1028a28), et un peu plus loin : « de même que *est* appartient à tous les <prédicats>, mais non de la même façon, de façon première pour l'un, secondaire pour les autres, de même aussi le ce que c'est appartient simplement à la substance, et, d'une certaine manière aux autres <prédicats> » (*Ibid.*, 1030a21 *sqq.*). Pareillement : « si l'univers est comme un tout, la substance en est la partie première ; et s'il est une succession, même ainsi il y a en premier la substance, puis la qualité, puis la quantité... Aucun des êtres autres <que la substance> n'est séparable » (L, 1, 1069a18 *sqq.*). Dans son commentaire par questions et réponses, Porphyre reviendra sur la même répartition :

« Toutes les autres choses sont dans la substance et dépendent d'elle quant à leur être. Cela non seulement montre que la substance est première en nature mais révèle que l'exposé sur la substance est prioritaire sur les autres »⁵¹,

avant que Dexippe ne la commente :

⁴⁸. Voir Bos, 2000.

⁴⁹. Voir Busse, 31, 11 *sqq.*

⁵⁰. Voir Busse, 63, 22.

⁵¹. Busse, p. 88, 5.

« On peut découvrir deux raisons pour lesquelles la substance doit être première. D'abord, parce qu'elle seule sert de substrat à toute autre chose ; si tu prends la nature, elle sert de substrat aux formes, et si tu prends la forme, elle sert de substrat aux accidents. Mais nous pouvons fournir une autre raison : elle est conçue comme subsistant elle-même (et) par elle-même, tandis que tout autre subsiste en elle, ou n'est pas sans elle, et ce qui existe de lui-même depuis le début est premier par rapport à ce qui est avec lui ou n'est pas sans lui »⁵².

Ce dernier texte, qui institue une sorte d'ousie-centrisme, présente toutefois quelques divergences avec le classement par lequel l'*Anonymus* poursuit son exposé :

CD [52] D'entre celles [sc. les catégories] qui sont neuf, les unes sont intérieures à l'ousie elle-même, les autres extérieures à l'ousie, et d'autres encore à la fois intérieures et extérieures. « Qualité », « quantité » et « reposer » sont intérieures à l'ousie elle-même – en effet, quand nous dirons par la suite « ousie » soit « homme » soit « cheval », il sera nécessaire que nous remarquions un bipède, un quadrupède, ou bien [quelque chose de] blanc ou [de] noir, ou bien [quelque chose] debout ou étendu ; elles sont dans l'ousie et ne peuvent être sans elle.

[53] D'autres sont extérieures à l'ousie : « où », « quand », « posséder » : le lieu n'appartient pas à l'ousie, et « temps », « posséder un vêtement » ou « posséder une arme » sont également séparés de l'ousie.

[54] D'autres encore sont communes, c'est-à-dire à la fois intérieures et extérieures à l'ousie : « relativement à quelque chose », « faire » et « pâtir » ; « relativement à quelque chose », comme « plus grand » et « plus petit » : en effet, deux [choses] ne peuvent être dites [deux] sinon [par rapport] à une autre [qui leur est] associée [et] qui est plus grande ou plus petite ; c'est donc en cela qu'elles sont l'une intérieure à l'[ousie] l'autre extérieure à elle. Pareillement, « faire » est à la fois extérieur à l'[ousie] et en elle ; par exemple, quelqu'un ne peut être dit « frapper » sans qu'il en frappe un autre, ou bien « lire » sans que l'un soit le lisant même, l'autre ce qu'il lit : il est donc ainsi à la fois dans l'ousie et extérieur à elle. Semblablement « pâtir » ; en effet, nul ne peut être frappé ou brûlé sinon en pâtissant d'un autre ; pour cela il est aussi à la fois dans l'ousie et extérieur à l'ousie.

Reprenons le tout sous une forme plus dépouillée :

quantité		où		relativement
qualité	<i>intra usian</i>	quand	<i>extra usian</i>	agir <i>intra et extra usian</i>
être situé		avoir		pâtir

⁵². Busse, 43, 27 sqq.

intra usian = in usia et non sine usia
 extra usian = non in usia et sine usia
 intra et extra usian = in usia et sine usia

Ce n'est point tant le fait que pareille distribution des neuf catégories en trois groupes de trois par rapport à l'ousie, dont nous n'avons pu découvrir jusqu'à présent un précédent, contraste partiellement avec l'analyse antérieure de Dexippe, qui soulève quelque difficulté. C'est plutôt qu'elle semble s'accorder difficilement – par l'*extra usian* – avec la définition même de l'*usia* rappelée à la fin de la section [5] – « ce en dehors de quoi rien ne peut être ni découvert ni pensé » – et, pour la même raison, avec le schéma une substance-neuf accidents.

- La distinction μόνῳ - παντί

Si nous récapitulons le découpage des sections [62]-[65], déjà abordées et traduites, quant aux quatre façons d'« être intérieur à quelque chose », et sans revenir sur l'équivalence introuvable avec les cinq propriétés de la substance chez Aristote, hormis celle de n'être pas dans un sujet (3a33-4b19), nous obtenons :

CD [62] :

- 1) ἐν μόνῳ καὶ παντί = en chacun et en tous (l'homme capable de rire)
- 2) ἐν μόνῳ καὶ οὐ παντί = en chacun et non en tous (l'homme capable de science)
- 3) ἐν παντί καὶ οὐ μόνῳ = en tous et non en chacun (l'homme se nourrissant)
- 4) ἢ οὔτε ἐν μόνῳ οὔτε ἐν παντί = ni en chacun ni en tous (l'homme blanc)

L'*Anonymus* ne fait ici aucun mystère de l'origine hellène de sa distribution. Néanmoins, nous ne sommes parvenu à trouver qu'un seul passage apparenté. Il se rencontre, rappelons-le, dans l'*Isagoge* (IV, 1) de Porphyre, au moment où ce dernier procède à une distinction sur le « propre ». Les philosophes, indique-t-il, le disent appartenir à une espèce de quatre manières différentes :

- a) ὁ μόνῳ καὶ μὴ παντί = à chacun et non à tous (l'homme médecin ou géomètre)
 b) ὁ παντί καὶ μὴ μόνῳ = à tous et non à chacun (l'homme bipède)
 c) ὁ μόνῳ καὶ παντί καὶ ποτέ = à chacun et à tous à un moment donné (l'homme à cheveux blancs)
 d) ὁ μόνῳ καὶ παντί καὶ ἀεί = à chacun et à tous toujours (l'homme capable de rire)

La mise en correspondance des deux classements permet d'obtenir ceci :

2 = a, 3 = b, 1 = d par l'exemplification, 4 n'a pas d'équivalent, au même titre que c

L'ensemble sera repris en trois éléments (b, a et c-d en un même) dans le commentaire mineur du même Porphyre aux *Catégories* (= Busse, p. 94 *init.*), qui se présentent de la sorte : de chacun mais non d'un seul (bipède) = 3, d'un seul mais non de chacun (rhéteur ou orfèvre) = 2, de chacun et d'un seul (capable de rire) = 1.

On s'aperçoit alors que, relativement à l'*Isagoge*, les *CD* appauvrissent légèrement la partition porphyrienne, puisque la dichotomie temporelle c-d n'y a pas de répondant, mais elle l'augmente par le d) relativement aux gloses mineures sur les *Catégories*.

- Quantité et mesure :

Pour amener le chapitre sur la quantité, notre auteur se livre à la réflexion suivante :

CD [71] Une fois l'ousie décrite, puisqu'elle n'a pas pu être définie par les causes que j'ai rappelées plus haut, l'ordre nécessaire exigeait la définition des accidents. Parmi eux, le premier est le quantifié, et non sans **raison**, car, lorsque nous voyons quelque chose, il est nécessaire que le quantifié soit évalué. Or le quantifié ne peut être identifié sans qu'il soit délimité au moyen de la mesure.

[72] Si donc, quelqu'un voulait mesurer la seule longueur, abstraction faite de la largeur, on dirait de la longueur soumise à la mesure sans la largeur qu'elle est une γραμμή [« ligne »]. Non point parce que ce serait la longueur qui manquerait d'une certaine largeur, mais parce que celui qui mesure la seule longueur est dit mesurer le γραμμή. Quant à la largeur mesurée avec la longueur, elle est dite ἐπιφάνεια [« surface »]. En outre, si la hauteur aussi est associée à la

mesure, toutes [ces données] forment un corps. Cependant, parce que nous ne l'entendons pas de la même manière que nous avons l'habitude d'entendre un corps naturel, cela ne semble pas renvoyer à l'ousie.

[73] Ensuite, nous avons aussi recensé le « lieu », dans lequel quelque chose est constitué. Le « temps » est également soumis à la mesure ; car, lorsque quelque chose se meut, il est nécessaire d'obtenir aussi la mesure du temps par le mouvement lui-même, quand nous disons : « il parvient à la première, à la deuxième, à la troisième année », et « au [premier, au deuxième, au troisième] mois » ou « jour » ou [à la première, à la deuxième, à la troisième] « heure » ou [au premier, au deuxième, au troisième] « instant ».

Deux textes paraissent avoir inspiré l'*Anonymus*. Le premier, surtout au regard de la section [73], est un fragment de la *Métaphysique* d'Aristote (Δ , 13, 1020a26-33) :

« Parmi les choses qui sont dites quantités par coïncidence,... comme le mouvement et le temps sont des quantités. On dit, en effet, que ces choses-là sont des quantités, et des quantités continues, parce que les choses dont elles sont les affections sont divisibles : je veux dire non le corps en mouvement, mais la grandeur de son mouvement ».

Le second, qui couvre un spectre plus large, est constitué par deux passages de Porphyre commentant précisément les *Catégories* (= Busse, 102, 36 *sqq.* et 103, 30 *sqq.*) :

« Un corps est une quantité et est continu. C'est une quantité puisqu'il est tri-dimensionnel et il est continu puisque ses parties sont en une même délimitation, à savoir la quasi-surface qui est conçue comme les faisant se tenir ensemble... (Quasi-surface) parce qu'une surface est la limite d'un corps, non une partie de lui-même... (En effet), un tout est composé de ses parties, mais il ne peut être composé de limites. Car une ligne ne peut jamais être composée de points : elle a un point comme limite, mais ce point n'est pas une partie d'elle-même... (Le temps) est une quantité parce qu'il est conçu comme ayant une extension, et parce qu'il est mesuré par un nombre d'une certaine importance, par exemple un nombre d'heures, de jours, de nuits et de mois, ou d'années. C'est une quantité continue, car le passé et le futur se rejoignent dans le présent, qui est le point de départ du futur et le point d'arrivée du passé ».

- La différence entre $\delta\upsilon\nu\alpha\mu\iota\varsigma$ et $\acute{\epsilon}\nu\acute{\epsilon}\rho\gamma\epsilon\iota\alpha$

Un excursus au cœur du chapitre sur le $\pi\rho\acute{o}\varsigma\ \tau\iota$, dont nous avons eu quelques échantillons, procède à la mise au point que voici :

CD [102] Ceux qui réfléchissent n'ont pas l'habitude de considérer assez attentivement la nature des choses. En effet, tout ce qui est dit être soit par une « puissance naturelle » soit par une « efficacité », que les Grecs appellent $\delta\acute{\upsilon}\nu\alpha\mu\iota\varsigma\ \kappa\alpha\acute{\iota}\ \acute{\epsilon}\nu\acute{\epsilon}\rho\gamma\epsilon\iota\alpha$. Si quelqu'un voulait les séparer et ne les confondre dans aucune association, il comprendrait que « relativement à quelque-chose » ne peut être dit sans l'autre [élément] duquel il est dit. En effet, la connaissance est fondée sur le connaissable – le $\gamma\rho\alpha\mu\mu\eta$ ou le cercle – dès la création même de la nature ; car, en même temps que la nature a commencé d'être connaissable, elle a possédé une connaissance à elle, mais non pas encore [une connaissance] distinguée par l' $\acute{\epsilon}\nu\acute{\epsilon}\rho\gamma\epsilon\iota\alpha$, c'est-à-dire par l'« efficacité ». Donc, la connaissance de la nature ne commence pas d'être au moment où elle commence d'être pratiquée, mais elle naît avec le connaissable lui-même, et l'efficacité intervient ensuite. Il nous faut, effectivement, isoler le commencement de l'efficacité ; en effet, à présent nous pouvons remarquer que la connaissance doit être suscitée avec le connaissable, et que son efficacité n'apparaît qu'ensuite, par l'investigation des gens avisés

Il ne semble point douteux que l'*Anonymus* se soit souvenu ici de la question de l'antériorité du sensible sur le sentant, dont Aristote fournit plusieurs preuves au chapitre <7> des *Catégories* ; nous retiendrons celle-ci, qui ne sera d'ailleurs pas reprise dans la suite des *CD* :

« La perception accompagne le sujet perceptible, car l'animal et la perception naissent ensemble ; mais le perceptible existe avant qu'il existe une perception. Car le feu, l'eau, et les autres corps de ce genre, dont l'animal est constitué, existent avant même qu'il existe un animal en général ou une perception. De sorte qu'on peut penser que l'objet perceptible est antérieur à la perception » (8a7-13).

Mais, comme précédemment, une source semble d'une plus grande transparence, en rattachant cette question à l' $\acute{\epsilon}\nu\acute{\epsilon}\rho\gamma\epsilon\iota\alpha$ et à la $\delta\acute{\upsilon}\nu\alpha\mu\iota\varsigma$, celle qui se capte chez Porphyre, de nouveau dans son commentaire aux *Catégories* :

« L'objet de perception, dans la mesure où il est perceptible, ne demeure ou n'existe que lorsqu'il est lui-même perçu, tandis que l'objet de connaissance, dans la mesure où il est connaissable, demeure ou existe quand il n'y a point

connaissance de lui. Si l'objet connaissable existe quand il n'y a point de connaissance de lui, il existera potentiellement (*dunamei*), et ne sera pas un objet de connaissance actuel (*energeiai*). Mais s'il est potentiellement connaissable, parce qu'il est possible de faire en sorte qu'existe sa connaissance, alors sa connaissance existera aussi potentiellement, parce qu'il est possible pour son objet de devenir existant » (= Busse, 120, 26 *sqq.*).

Dotés de ces quelques aperçus, il n'est pas prématuré, croyons-nous, de centrer à présent notre survol sur la question du devenir doctrinal du traité anonyme : dans la tradition médiévale qui s'est peut-être inspirée des *CD*, ces derniers ont-ils servi uniquement de véhicule aux théories d'Aristote où bien les séquences exégétiques qu'elles renferment ont-elles fourni un capital doctrinal complémentaire et indépendant ? Autrement dit, les médiévaux qui connurent les *Catégories* d'Aristote par la traduction des *CD*, ont-ils aussi retiré de leur commentaire certains gains doctrinaux qui purent nourrir leur propre réflexion, pour l'essentiel théologique ? Dans son travail sur l'entourage et la postérité d'Alcuin, John Marenbon a laissé entendre clairement que bon nombre de points d'exégèse ne restèrent pas sans écho :

« [Les *CD*] sont les gloses commentées qui ont particulièrement intéressé les penseurs du haut Moyen Âge. Les passages du commentaire qui fournissent d'importantes gloses renferment des discussions sur le rapport entre l'*usia* et les neuf autres catégories ([52-54]), une explication de la distinction aristotélicienne entre *δύναμις* et *ἐνέργεια* ([102]) et une allusion à la théorie péripatéticienne des vertus comme intermédiaires ([160-162]). Le passage ajouté par les *CD* au début de la discussion de la quantité, sur la manière selon laquelle un corps géométrique est construit à partir de la longueur, de la largeur et de la hauteur, a suscité nombre de réflexions sur la différence entre l'*usia* et la quantité et a aidé à formuler la théorie anti-médiévale du lieu comme quelque chose d'incorporel ([72-73]). L'extension de la section sur le temps et le lieu ([145-146]), d'une mention évasive d'Aristote à un

paragraphe restreint des *CD*, inaugure un processus qui conduit au traitement développé de Jean Scot sur ces catégories et aux diverses gloses sur celles-ci qui apparaissent dans de nombreux manuscrits des IX^e et X^e siècles. Les *CD* ajoutent aussi un passage sur l'orientation ontologique des réflexions d'Aristote et modifie la définition de l'*usia* »⁵³.

Sans pouvoir discuter ici le bien fondé de l'écho de ces prolongements doctrinaux, dont beaucoup, on l'aura noté, nous ont servi à mesurer l'incidence de la pensée néoplatonicienne ou porphyrienne, puisque Marenbon n'en fournit pas d'illustration, nous signalerons deux autres extensions. Elles ne recourent pas celles repérées par notre confrère, mais témoignent de l'impact avéré d'une lecture carolingienne, au moins partielle, des *CD*.

Le premier fragment nous transporte au beau milieu du IX^e siècle – c'est-à-dire, rappelons-le, de la période comprise entre Isidore et Gerbert, au cours de laquelle on perd toute trace de la traduction boécienne des *Catégoriques* –, et d'une des nombreuses controverses théologiques qui le parcourent. En 863, Ratramne de Corbie rédige le traité évoqué plus haut, intitulé *Liber de anima ad Odonem Bellovacensem*, que l'on se doit de ne pas confondre avec le *De anima* composé par le même une dizaine d'années plus tôt, vers 850. La question qui agite les controverses en ce second *De anima* écrit pour Odon, est afférente à un problème soulevé rapidement par Augustin en son *De quantitate animae* (XXXII, 69), quant à savoir si l'âme est unique ou multiple et plurielle. Alors qu'Augustin réservait sa réponse, non sans avoir déclaré l'une et l'autre possibilités absurdes, la question suscitée resurgira plus de quatre siècles après et fera l'objet d'un débat opposant Ratramne à un moine du nom de Machaire et à son disciple, lesquels soutiennent l'existence d'une âme commune à tous les hommes. Nous ne possédons des écrits subversifs, comme c'est très souvent le cas

⁵³ J. Marenbon, *From the Circle of Alciun to the School of Auxerre*, Cambridge, 1981, p. 20-21.

en ces circonstances, que des fragments rapportés par Ratramne lui-même. C'est la réponse du *Discipulus Macharii* ainsi restituée qui va surtout nous occuper ici.

Le traitement de la question de l'unicité ou de la pluralité de l'âme humaine a rapidement investi le terrain de la dialectique, dans la mesure où le couple unicité-pluralité se transpose aisément en universel-particulier et substance seconde-substance première. C'est dans cette optique que le disciple de Machaire argumente, notamment à l'aide d'une très courte citation des *CD*. L'important pour nous est alors d'essayer de voir jusqu'à quel degré la réflexion de son disciple a été conditionnée par cet emprunt.

La position de Ratramne, elle, se calque sur celle d'Augustin, lequel reconnaissait que l'âme ne peut être dite ni simple, ni à la fois unique et multiple, ni unique. Mais là où Augustin ne justifiait son refus de développer que par des considérations neutres, Ratramne argumente logiquement. L'âme, explique-t-il, (p. 116, 13-15) ne peut pas être dite unique puisque l'espèce ne se fait pas à partir d'un individu mais de plusieurs, ni unique et multiple puisque ce qui est unique n'est point multiple, ni multiple parce que les individus des âmes singulières sont aussi contenus dans cette espèce qu'est l'âme.

Dans sa réponse à Ratramne, le *Discipulus Macharii* se maintient de part en part dans un contexte logique pour établir, redisons-le, que l'âme est commune à tous les hommes. Après une première phrase qui rappelle les trois rejets de Ratramne, il défend sa position et celle de son maître en investissant massivement le terrain de la dialectique :

« Cela, ô distingué père, (qui) carresse les lèvres mais blesse la dent⁵⁴, nous émeut en (nous) troublant beaucoup, vous qui voulez que genres et espèces ne relèvent de la compréhension ni d'une (chose) unique seulement, ni d'une (chose) unique et de plusieurs, ni de plusieurs uniquement. Relativement à cela, nous ne pouvons pas envisager de quelle signification nous devrions les dire s'ils sont exclus de la connaissance d'une chose unique, d'une (chose) unique et de

⁵⁴. Voir *Prov.*, 12, 18-19.

plusieurs et de plusieurs seulement, à moins peut-être de les dire d'aucune (6). Mais si l'on affirme cela, il est tout aussi nécessaire qu'ils ne soient affirmés de rien (7). Rien, en effet, signifie quelque chose, mais non point une substance, car il instaure l'absence de choses existantes (8). Or, genres et espèces renvoient non point à l'absence de choses mais au contraire à (leur) subsistance (9). Par conséquent, ils subsistent uniquement. Et les (choses) dont ils sont prédiqués non seulement subsistent mais supportent aussi. Ceux-ci [genres et espèces] en effet manquent d'accidents pour être, celles-là [les choses] nullement (10). Tout ce qui consiste en des choses visibles ou non-visibles est soit corporel soit non-corporel, soit sensible soit non-sensible, soit rationnel soit non-rationnel (11). Et parmi toutes ces (choses) certaines sont dites universelles, d'autres particulières. On dit universelles celles qui sont énoncées des singuliers, (et) particulières celles qui ne sont prédiquées d'aucun autre, mais qui ont des termes tirés d'eux-mêmes, comme "Cicéron", "Platon" (12). Mais dans les universelles on ne désigne nulle part la personne propre ou la substance de quelqu'un à partir des accidents, puisque il ne leur arrive rien, quoiqu'elles soient dites de ces singuliers, par lesquels les accidents échoient aux choses supérieures (13). Et puisqu'il en est ainsi, en ce que les genres et les espèces sont considérés comme étant les prédicats de plusieurs individus, ils nous apparaissent demeurer dans le champ d'universalité d'une signification unique, par laquelle ils subsistent aussi ; mais, en ce qu'ils sont considérés comme se rapportant à tous les singuliers qui sont contenus dans tel genre ou dans telle espèce – c'est peut-être de là que naît notre dispute -, ils relèvent de plusieurs compréhensions (14). Par exemple "homme", qui est une espèce, peut être prédiqué du seul Cicéron. Pourtant, de même qu'il en est prédiqué, de même il est autant prédiqué de tous les hommes, c'est-à-dire de tout homme, ou du premier homme, ou de tous ceux nés de lui, ou encore à naître, (et) prédiqué ou bien par l'efficace du faire ou bien par la force et la puissance naturelle. En effet, le concept est formé par les particularités de l'homme en général (15). Et ainsi, comme nous l'avons dit, lorsque "homme" est énoncé de Cicéron ou de n'importe quel autre, il est énoncé de tous les individus à la fois, même si on ne l'exprime point par la langue mais par l'intellect (16). Qui donc dirait que l'espèce, d'une manière ou d'une autre, ne se cache que sous le voile d'un seul [individu] ? N'importe quel homme indivisible n'est-il pas un abîme du fait qu'il est singulier ?⁵⁵ À ce propos, si quelqu'un déclare que Cicéron est le sujet d'"homme", ne sera-t-il pas contraint par ce mot à ce que la pensée d'un esprit profond [comme celui de Cicéron] ne rassemble tous les hommes dispersés çà et là (17) ? Car si tous ne sont pas rassemblés, "homme" ne sera pas l'espèce de plusieurs individus, qui les englobe tous sous un seul mot (18). Par conséquent, il y a une espèce qui subsiste en soi et qui est prédiquée de plusieurs (individus), chacun dans son genre propre (19). Et pour cela, il semble

⁵⁵. La métaphore renvoie ici à la compréhension sans fin du particulier et à une certaine impossibilité de fonder sur lui une démarche scientifique ; voir plus haut.

que nous soyons en possession de la compréhension d'un seul (individu) autant que de plusieurs. Car de même que, en un seul et même temps, découlent du genre et de l'espèce tous les (individus) qui sont renfermés en eux, quoique aucun (individu) ne procure à un autre (individu) quelque chose par la substance, de même ils sont nés en même temps quelle que soit la manière dont ils sont apparus (20). Et si (ceux) qui sont produits par l'espèce peuvent être connus comme étant apparus simultanément, (et si) à la fois ce qui subsiste et ce qui supporte, sans quelque court délai ou intervalle, sont présents simultanément (et) en un temps unique, qui contredira qu'ils sont tels d'une seule autant que de plusieurs compréhensions ? »

Il fait peu de doute qu'en ces passages la réflexion est orientée par un axe spéculatif que nous avons déjà rencontré : celui de la longue introduction de l'*Anonymus*, soucieux jusqu'à la redondance de nous sensibiliser à l'adaptation aristotélicienne de la *διαίρεσις* platonicienne. Cette apologie de la subsomption d'un donné hétérogène sous des principes métaphysiques paraît bien dans le ton de l'introduction des *CD*, tout comme la dépréciation de l'individu, instable et indéfiniment diversifié, qui va de pair. De surcroît, deux citations muettes permettent d'établir que les *CD* ont effectivement constituées le fond doctrinal sur lequel s'est appuyé le *Discipulus* pour défendre la théorie de l'existence d'une âme commune. Au fragment (11), dans la définition : « on dit universelles celles [les choses visibles ou invisibles] qui sont énoncées des singuliers, (et) particulières celles qui ne sont prédiquées d'aucun autre, mais qui ont des termes tirés d'eux-mêmes, comme "Cicéron", "Platon" », on aura reconnu la caractérisation de ce qui n'est ni dans un sujet ni affirmé d'un sujet, que l'on a rencontré à la section [31] des *CD*, et au fragment (15), dans l'objection du *Discipulus* : « pourtant, de même qu'il [*homme*] en est prédiqué [de Cicéron], de même il est autant prédiqué de tous les hommes, c'est-à-dire de tout homme, ou du premier homme, ou de tous ceux nés de lui, ou encore à naître, (et) prédiqué ou bien par l'efficace du faire ou bien par la force et la puissance naturelle », on identifie, dans les dernières expressions (*operatio faciendi* et *potentia naturalis*), celles que nous avons vues utiliser par l'*Anonymus* à la section [102].

Le second fragment nous projette deux cents ans plus tard, dans l'œil du cyclone de la controverse eucharistique du XI^e siècle, où l'on désigna pour cible la doctrine de la transsubstantiation de Bérenger de Tours. Guitmond d'Aversa, qui fut moine de la Croix-Saint-Leufroy et élève de Lanfranc au Bec, y prit une part active en écrivant les trois livres d'un *De corporis et sanguinis Christi veritate in eucharistica*. Désireux de croiser le fer avec l'impudent tourangeau, qui s'est risqué trop avant sur le terrain dialectique, il empoigne la même arme pour le soumettre. La *transsubstantiatio* étant une *mutatio*, le voici qui aligne pour mieux argumenter, dans un latin pour le moins rugueux, les quatre sens que donne selon lui l'Écriture à ce terme :

« Quatuor... nihilominus rerum mutationes substantivas sive efficientias nobis Scriptura divina commendat. **Unam de qua omnino nihil in id quod sunt, facta sunt omnia; alteram huic contrariam... qua videlicet de eo quod sunt, quantum in ipsis est, redire in nihilum possunt...** Tertiam autem mutationem solemniter cernimus, qua videlicet substantiae in eas quae non erant substantias, vel naturali usu vel per miracula, transeunt; sicut nucleus in arborem, semen in herbam, esca et potus in carnem et sanguinem; vel sicut virga in serpentem, serpens in virgam, et caetera huiusmodi. Quarta vero mutatio est, qua (quia *éd.*) id quod est, transit in id quod nihilominus est, sicut panem et vinum virtute divina in corpus Christi proprium singulari quadam potentia credimus commutari = ... [Nous trouvons] un premier changement dans ce qui, [n'étant] absolument rien, devient, en ce qu'il est, tout entier [quelque chose]; [nous trouvons] un autre [changement], contraire au précédent, dans ce qui, de ce qu'il est ouvertement en tant qu'il est en lui-même, peut retourner dans le néant... Et nous distinguons selon la tradition un troisième changement, celui dans lequel les substances passent, soit par une expérience naturelle soit par des miracles, en ces substances qui n'étaient pas ouvertement, comme la graine en arbre, la semence en plante, l'aliment et la boisson en chair et en sang, ou bien comme le bâton en serpent, le serpent en bâton, et d'autres [changements] de ce genre... »⁵⁶.

⁵⁶. PL 149, col. 1443C-1444B – nous soulignons.

Or, les trois premières acceptions peuvent être considérées comme étant inspirées de la tripartition que l'on trouve dans la section [170] des *CD* :

CD [170] Omnis immutatio (quae μεταβολή graece est) fit modis tribus: **aut** ex non subiecto in subiectum ut est ortus vel nativitas (quam Graeci γένεσιν vocant), **aut** ex subiecto in non subiectum ut est interitus vel corruptio (quam φθοράν Graeci dixerunt), **aut** ex subiecto in subiectum ut est motus (qui graece κίνησις dicitur) = Toute « modification », qui est en grec μεταβολή, se produit de trois manières : **ou bien** d'un non-sujet en un sujet, comme l'est la « génération » ou la « naissance », que les Grecs appellent γένεσις ; **ou bien** d'un sujet en un non-sujet, comme l'est la « mort » ou la « corruption », que les Grecs disent φθορά ; **ou bien** d'un sujet en un sujet, comme l'est le « changement, » qui se dit en grec κίνησις (nous soulignons).

Conclure à une dépendance directe n'est sans doute pas aussi aisé que pour le premier texte, dès lors que nous sommes en présence de l'adaptation d'un fragment de la *Physique* d'Aristote (225a7-20) :

Il est nécessaire... qu'il y ait trois changements : **celui** d'un sujet à un sujet, **celui** d'un sujet à un non-sujet, **celui** d'un non-sujet à un sujet. En effet, celui d'un non-sujet à un non-sujet n'est pas un changement du fait qu'il n'est pas selon une opposition, car ce ne sont ni des contraires ni des contradictoires. Or un changement d'un non-sujet vers un sujet selon la contradiction est une génération, si c'est absolument, une génération absolue, si c'est de quelque chose de déterminé, une génération déterminée (par exemple la génération qui va du non-blanc au blanc est génération de celui-ci, alors que celle qui va du non-étant à la substance est une génération absolue, à propos de laquelle nous disons que quelque chose est engendré absolument, et non pas devient quelque chose de déterminé). Celle qui va d'un sujet vers un non-sujet est une corruption, absolue si elle va de la substance au non-être, déterminée si elle va vers la négation opposée, comme on l'a dit aussi pour la génération (= Pellegrin, p. 609 – nous soulignons).

Toutefois, à ce que l'on sait, le contenu de l'ouvrage du Stagirite étant encore inaccessibles aux penseurs de l'époque, ce fragment classificatoire n'aurait pu parvenir à la connaissance de Guitmond que par le truchement d'une certaine « tradition » (*solemniter*), à l'origine de laquelle rien n'empêche de situer les *CD*.

L'impression globale que nous laisse ce survol des *CD*, qui rendirent probablement le gros des *Catégories* d'Aristote pour la première fois accessibles à l'Occident latin, est celle d'un traité de confection hétéroclite, autant par sa présentation du texte grec que par les sources d'inspiration qui la sous-tendent, puisque le commentarisme grec ne nous est pas apparu en mesure d'élucider tous ses choix d'exégèse. Quant à la postérité de cette singulière composition, elle a probablement été servie par son objectif pédagogique, en ce sens que les médiévaux qui l'ont utilisée y ont trouvé une instrumentation spéculative leur offrant un outillage sans doute mieux adapté à leur problématique. Il n'en demeure pas moins que sa disparition au profit du travail de Boèce, bien que nous en ignorions la cause exacte, montre dans une certaine mesure les limites intrinsèques à l'entreprise même de l'*Anonymus* relativement à l'ouvrage du Philosophe. Ce fut peut-être en raison d'un plus grand appétit dialectique et d'une soif de technicité, que les écrivains des XI^e-XIII^e siècles ont préféré disposer de la totalité de l'ouvrage aristotélicien avec la transposition boécienne.

Bibliographie complémentaire

- Bos, E.P., « Some Notes on the Meaning of the Term *substantia* in the Tradition of Aristotle's *Categorias* », dans J. Hamesse et C. Steel (éd.), *L'élaboration du vocabulaire philosophique au Moyen Âge*. Actes du Colloque international de Louvain-la-Neuve et Leuven (12-14 septembre 1998), organisé par la *S.I.E.P.M.*, Turnhout, 2000, p. 511-537, ici 516-521
- Demetracopoulos (Patras), John, « Stoicism in the Early Middle Ages. 'Intentio mentis' in Pseudo Augustine's *Categoriae Decem* and Alcuin's », communication restée inédite donnée au XI^e Congrès International de philosophie médiévale de la *S.I.E.P.M.*, *Intellect et imagination dans la Philosophie Médiévale*, 26-31 août 2002

- Gennaro, J. de, « Heirico de Auxerre en el pensamiento del siglo IX: examen lógico-metafísico de las Glosas al *Categoriae Decem* », dans *Revista de Filosofía* (Buenos Aires), 1990, v. 5, n° 2
- Hadot, P., *Marius Victorinus. Recherches sur sa vie et ses œuvres*, Paris, 1971
- Jeaneau, Éd., « L'héritage de la philosophie antique durant le haut Moyen Âge », dans *Settimane di Studio del Centro italiano di studi sull'alto Medioevo*, XXII, 1975, p. 17-54
- Kenny, A., « Les catégories chez les Pères de l'église latins », dans O. Brunn & L. Corti (éd.), *Les catégories et leur histoire*, Paris, 2005, 121-133
- Marenbon, J., « John Scottus and the *Categoriae Decem* », dans *Eriugena: Studien zu seinen Quellen. Vorträge des III. Internationalen Eriugena-Colloquiums*, Freiburg im Breisgau (27-30. August 1979). *Abhandlungen der Heidelberger Akademie der Wissenschaften, Philosophisch-Historische Klasse*, 1980, 3. Abhandlung. Ed. Beierwaltes, W. Heidelberg, 1980, pp. 117-134
- *From the Circle of Alcuin to the School of Auxerre*, Cambridge, 1981
- Minio-Paluello, L. : « The texts of the *Categoriae*: the Latin Tradition », dans *The Classical Quarterly*, 39, 1945, p. 63-74 (= *Opuscula: the Latin Aristotle*, Amsterdam, 1972, p. 28-39)
- *Aristoteles latinus*, I, 1-5, *Categoriae vel Praedicamenta*, Bruges-Paris, 1961
- « Note sull'Aristotele latino medievale: XV - Dalle *Categoriae decem* pseudo-Augustiniane (Temistianane) al testo vulgato aristotelico Boeziano », dans *Rivista di Filosofia Neoscolastica*, 54, 1962, p. 137-147 (= *Opuscula: the Latin Aristotle*, Amsterdam, 1972, p. 448-458)
- « Nuovi impulsi allo studio della logica: la seconda fase della riscoperta di Aristotele e di Boezio », dans *Settimane di Studio del Centro italiano di studi sull'alto Medioevo*, XIX, 1971, p. 743-766

- Pfligersdorffer, G.: « Zu Frage nach dem Verfasser der pseudoaugustinischen *Categoriae decem* », dans *Wiener Studien*, LXV, 1950-51, p. 131-137
- Todd Robert B., *Themistius*, #
- Solignac, A., *et alii*, Saint Augustin, Œuvres. Les *Confessions*, *Bibliothèque augustinienne*, 13, Paris, 1962
- Van de Vyver, A., « Les étapes du développement philosophique du haut Moyen Âge », dans *Revue belge de philologie et d'histoire*, 8, 1929, p. 425-453